

Alexandre Berkman

LE MYTHE BOLCHEVIK

Journal 1920-1922

(Première partie - Chapitres 1 à 10)

Table des matières

Préface de l'auteur.....	3
Chapitre 1. Journal de bord du Buford.....	5
Chapitre 2. Sur le sol soviétique.....	15
Chapitre 3. À Petrograd.....	17
Chapitre 4. Moscou.....	24
Chapitre 5. La maison d'hôtes.....	27
Chapitre 6. Tchitcherine et Karakhan.....	30
Chapitre 7. Le marché.....	33
Chapitre 8. À la Moskkomune.....	37
Chapitre 9. Le club de la Tverskaïa.....	40
Chapitre 10. Une visite chez Piotr Kropotkine.....	44

Préface de l'auteur

La révolution brise les structures sociales devenues trop étroites pour l'homme. Elle fait éclater les moules qui le contraignent à mesure qu'ils se solidifient et que s'en échappe la Vie qui sans cesse va de l'avant. Ce processus dynamique, la révolution russe l'a poussé plus loin que ne l'avait encore fait aucune révolution.

Abolir ce qui est établi – sur le plan politique, économique, social et éthique –, tenter de le remplacer par quelque chose de différent, tel est le réflexe de l'homme dont les besoins se transforment, du peuple dont la conscience s'éveille. Derrière la révolution, il y a des millions d'êtres humains qui en incarnent l'esprit intérieur, qui sentent, pensent et y mettent tout leur être. Pour eux, la révolution n'est pas qu'une simple transformation des éléments extérieurs : elle implique de disloquer complètement la vie, de faire voler en éclats les traditions dominantes, d'abroger les normes admises. Le cours habituel mesuré de l'existence est interrompu, les critères coutumiers deviennent inopérants, les précédents antérieurs s'annulent. L'existence est entraînée de force vers des voies inexplorées, chaque action exige une autonomie, chaque détail nécessite une décision nouvelle et indépendante. Le caractéristique, le familier, ont disparu ; la cohérence et l'interrelation entre les parties qui auparavant constituaient un tout se dérobent. Il faut créer de nouvelles valeurs.

Cette vie *intérieure* de la révolution, qui en est la seule signification, a été presque entièrement négligée par ceux qui ont écrit sur la révolution russe. Parmi les nombreux livres publiés sur ce gigantesque bouleversement social, rares sont ceux qui abordent ce qui en est le point essentiel. Ils traitent de la chute et de la mise en place des institutions, du nouvel État et de sa structure, des constitutions et des lois – des manifestations allusivement *extérieures* qui font presque oublier les millions d'êtres qui continuent à exister et à vivre alors que tout change.

Taine a souligné à juste titre que, lorsqu'il avait étudié la Révolution française, les statistiques et les données, les documents officiels et les édits ne lui avaient paru éclairer en rien le caractère réel de la période. Et que son expression significative, son sens le plus profond, il l'avait découvert dans les vies, les pensées et les sentiments du peuple, les réactions personnelles consignées dans les mémoires, les journaux intimes et la correspondance des contemporains.

Le présent ouvrage est une compilation du journal que j'ai tenu pendant le séjour de deux ans que j'ai effectué en Russie. Il est la chronique d'une expérience intense, des impressions et des observations notées au jour le jour, dans diverses régions du pays et différents milieux. La plupart des noms ont été supprimés pour la raison évidente de protéger les personnes en question.

Autant que je sache, ce journal est le seul à avoir été tenu en Russie durant ces années mémorables (1920-1922). La tâche s'est avérée assez compliquée, ceux qui connaissent le contexte russe le comprendront. Mais une longue pratique en la matière – prendre des notes y compris en prison – m'a permis de conserver ce journal en dépit de multiples vicissitudes et perquisitions, et de le faire sortir intact du pays. Son odyssée s'est révélée aventureuse et mouvementée. Après être resté en Russie pendant deux ans, le journal a pu traverser la frontière, pour finalement s'égarer avant de me revenir. S'en est suivie une traque angoissée à travers plusieurs pays d'Europe, et alors que l'espoir de retrouver mes carnets était pour ainsi dire perdu, ils ont été découverts en Allemagne dans le grenier d'une vieille dame très effrayée. Mais il s'agit là d'une autre histoire.

L'essentiel est que le manuscrit a fini par être retrouvé et qu'il peut désormais être présenté au public dans ce livre. S'il contribue à donner une idée de la vie intérieure de la révolution pendant la période décrite, s'il permet de rapprocher le lecteur du peuple russe et de son épouvantable martyre, la mission que se proposait mon journal aura été accomplie, et mes efforts largement récompensés.

Alexandre Berkman

Chapitre 1. Journal de bord du Buford

À bord du navire militaire *Buford*.

23 décembre 1919. – En mer depuis déjà trois jours, nous sommes quelque part à proximité des Açores. Personne ne semble connaître notre destination. Le capitaine dit qu’il navigue sous ordres secrets. Les hommes sont quasiment fous d’incertitude et s’inquiètent pour les femmes et les enfants laissés derrière eux. Si jamais nous devons débarquer sur le territoire que contrôle Denikine...

Nous avons été kidnappés, littéralement arrachés de nos lits au milieu de la nuit.

Il était tard dans la nuit du 20 décembre quand les gardiens de prison sont entrés dans notre cellule à Ellis Island et nous ont ordonné de nous « préparer immédiatement ». J’étais en train de me déshabiller, les autres étaient sur leurs couchettes, endormis. Nous avons été pris totalement au dépourvu. Certains d’entre nous s’attendaient à être expulsés, mais on nous avait promis que l’on nous préviendrait plusieurs jours avant, et un certain nombre d’entre nous devaient être libérés sous caution, étant donné que les tribunaux ne s’étaient finalement pas prononcés sur leur cas.

On nous a conduits dans une grande salle vide dans la partie supérieure du bâtiment. Les hommes s’y sont entassés dans une totale débandade, traînant leurs affaires emballées n’importe comment dans la hâte et la confusion. À quatre heures du matin, l’ordre a été donné de partir. En silence, nous nous sommes mis en file indienne dans la cour de la prison, précédés par des gardiens et encadrés d’inspecteurs municipaux et fédéraux. Il faisait sombre et froid ; l’air de la nuit me glaçait jusque dans les os. Des lumières disséminées au loin laissaient deviner l’immense ville endormie.

Tels des ombres, nous avons traversé la cour jusqu’au ferry en trébuchant sur le sol inégal. Nous ne parlions pas ; les gardiens de prison eux non plus ne disaient rien. Mais les inspecteurs riaient bruyamment, injuriaient et se moquaient de la file silencieuse. « Ah, vous n’aimez pas ce pays ! Eh bien, vous allez en partir, sales fils de p... »

Enfin nous sommes arrivés devant le bateau à vapeur. J’ai aperçu trois femmes, des prisonnières comme nous, monter à bord. Furtivement, sans faire retentir ses sirènes, le vaisseau s’est mis en route. Au bout d’une demi-heure, nous sommes montés à bord du *Buford* qui nous attendait dans la baie.

Le dimanche 21 décembre, à six heures du matin, notre périple a commencé. La grande ville s’est estompée peu à peu, enveloppée dans un voile laiteux. Les immenses gratte-ciel au sommet effacé ressemblaient à des châteaux de contes de fée qu’éclairaient les étoiles clignotantes – et puis tout a été englouti dans le lointain.

24 décembre. – Le *Buford*, construit en 1885, est un vieux bateau qui a servi de transport militaire pendant la guerre des Philippines et n'est plus en état de prendre la mer. On embarque en permanence de l'eau qui se déverse à travers les écoutilles. Cinq centimètres d'eau recouvrent le plancher ; nos affaires sont mouillées, et il est impossible de les faire sécher.

Nos trois compagnes occupent une cabine à part. Les hommes sont enfermés dans des cabines bondées et pestilentielles à l'entrepont. Nous dormons sur des couchettes superposées à trois niveaux. Le sommier métallique détendu de celle au-dessus de la mienne se creuse tellement sous le poids de son occupant qu'il m'érafle le visage chaque fois qu'il bouge.

Nous sommes prisonniers. Des sentinelles armées sont postées sur le pont, dans les couloirs et devant chaque porte. Mutiques et renfrognés, ils ont reçu l'ordre strict de ne pas nous parler. Hier, j'ai proposé à l'un d'eux une orange – je trouvais qu'il avait l'air mal en point. Mais il l'a refusée.

Aujourd'hui, nous avons capté à la radio que des arrestations massives de radicaux avaient eu lieu partout aux États-Unis. Probablement liées à des manifestations contre notre expulsion.

Les hommes éprouvent un réel ressentiment devant la brutalité qui a accompagné notre expulsion, et la soudaineté de la procédure. On ne leur a pas laissé le temps de prendre de l'argent ou des vêtements. Certains des gars ont été arrêtés à leur poste de travail, mis en prison et expulsés sans avoir la possibilité de toucher leur salaire. Je suis persuadé que, s'il en était informé, le peuple américain ne serait pas d'accord pour qu'on envoie dériver sur l'Atlantique un autre bateau rempli d'expulsés sans qu'ils aient assez de vêtements chauds. J'ai confiance dans le peuple américain, mais l'administration américaine est une bureaucratie sans pitié.

L'amour du sol natal, du chez-soi, se manifeste de lui-même. Je le remarque particulièrement chez ceux qui n'ont passé que quelques années en Amérique. Les hommes originaires de la Russie du Sud parlent plus souvent la langue ukrainienne. Tous sont impatientes d'arriver rapidement en Russie, de revoir la terre qu'ils ont laissée dans les griffes du tsarisme et qui est à présent la plus libre sur la terre.

Nous avons organisé un comité afin de procéder à un recensement. Nous sommes 246, sans compter les trois femmes. De divers types et nationalités : des natifs de la Grande Russie de New York et de Baltimore, des mineurs ukrainiens de Virginie, des Lettons, des Lituaniens et un Tatar. Ce sont en majorité des membres du Syndicat des ouvriers russes, une organisation anarchiste qui a des antennes aux États-Unis et au Canada. Environ onze d'entre eux appartiennent au Parti socialiste des États-Unis, tandis que d'autres ne sont dans aucun parti. Il y a parmi nous des éditeurs, des professeurs d'université et des travailleurs manuels de toutes sortes. Certains portent la barbe et ont une allure typiquement russe, d'autres, rasés de près, ont l'air d'être américains. La plupart des hommes ont un type slave marqué, avec le visage large et de hautes pommettes.

« Nous travaillerons comme des bêtes pour la révolution ! » déclare Big Samuel, le mineur de Virginie de l'Ouest, au groupe rassemblé autour de lui. Il s'exprime en russe.

« Et comment ! » s'écrie quelqu'un en anglais depuis une couchette dans le fond. C'est la mascotte de notre cabine, un jeune homme aux joues rouges d'un mètre quatre-vingt, que nous avons baptisé "le bébé".

« Moi, ce sera pour Bakou ! renchérit un vieil homme. Je suis foreur de pétrole. Ils auront besoin de moi. »

Je m'interroge sur la Russie, un pays en révolution, une révolution sociale qui a déraciné jusqu'à ses fondements mêmes, politiques, économiques et éthiques. Il y a l'invasion des Alliés, le blocus et la contre-révolution intérieure. Toutes les forces doivent viser avant tout à assurer la victoire des ouvriers. La résistance bourgeoise intérieure doit être écrasée, toute autre ingérence venant de l'extérieur vaincue. Tout le reste viendra plus tard. Quand on pense que c'est à la Russie, asservie et tyrannisée pendant des siècles, qu'il a été donné d'inaugurer l'ère nouvelle ! Cela paraît presque incroyable, dépasse l'entendement. Hier encore le pays le plus arriéré, aujourd'hui à l'avant-garde. Pas loin d'un miracle.

Les années qui me restent à vivre, je les consacrerai sans réserve à servir le merveilleux peuple russe.

25 décembre. – Les militaires du *Buford* sont sous le commandement d'un colonel de l'armée des États-Unis, grand et l'air sévère, dans la cinquantaine. Il est responsable de plusieurs officiers et d'un corps de soldats très important, la plupart de l'armée régulière. La surveillance des expulsés est confiée directement au représentant du gouvernement fédéral, M. Berkshire, qui est là avec plusieurs agents des services secrets. Le capitaine du *Buford* prend ses ordres auprès du colonel, qui est l'autorité suprême à bord.

Les expulsés veulent faire de l'exercice sur le pont et pouvoir retrouver librement nos camarades femmes. En tant que porte-parole qu'ils ont choisi, je soumets leurs demandes à Berkshire, qui me renvoie vers le colonel. Je refuse de m'adresser à ce dernier en faisant valoir que nous sommes des prisonniers politiques, pas militaires. Un peu plus tard, le représentant fédéral m'a informé que « les plus hautes autorités » nous autorisaient à faire de l'exercice mais nous interdisaient de nous joindre aux femmes. Permission me sera cependant accordée d'aller vérifier par moi-même que « les dames sont traitées avec humanité ».

Accompagné par Berkshire et un de ses assistants, on m'a laissé aller voir Emma Goldman, Dora Lipkin-Perkus et Ethel Bernstein. Je les ai trouvées sur le pont supérieur, Dora et Ethel emmitouflées et souffrant du mal de mer, l'infirmier veillant sur elles avec une attention maternelle. Elles avaient l'air désespéré, ces « dangereuses ennemies des États-Unis ». Jamais le puissant gouvernement américain ne m'est apparu sous un jour aussi ridicule.

Les femmes ne se plaignent de rien ; elles sont bien traitées et correctement nourries. Mais toutes les trois sont confinées dans une petite cabine prévue pour une seule personne. Jour et nuit, des sentinelles armées gardent leur porte.

Aucune trace du Christ sur le bateau en ce jour de Noël. Espionnage et surveillance habituels, même discipline et même sévérité. Toutefois, au réfectoire, on a eu droit à un supplément au menu ordinaire : du pain aux raisins secs et aux canneberges. Cependant, plus de la moitié des tables étaient inoccupées ; la plupart des hommes sont sur leurs couchettes, mal en point.

26 décembre. – Mer houleuse, et de plus en plus d'hommes "rétamés". Le "bébé" d'un mètre quatre-vingt est le plus malade de tous. Les écouteilles ont été fermées pour empêcher la mer de rentrer, si bien que, sous le pont, on suffoque. Il y a quarante-neuf hommes dans notre compartiment ; les autres sont dans les deux adjacents.

Le médecin de bord m'a demandé de l'assister dans ses tournées journalières en tant qu'interprète et infirmier. Les hommes souffrent surtout de maux gastriques et intestinaux, mais il

y a aussi des cas de rhumatismes, des sciaticques et des problèmes cardiaques. Les frères Boris sont dans un état précaire, le jeune John Birk s'affaiblit de plus en plus, et de nombreux autres ne sont pas en forme.

27 décembre. – L'expulsé de Boston, un ancien marin, affirme que le *Buford* a changé de cap deux fois au cours de la nuit. « Peut-être qu'il se dirige vers la côte portugaise », dit-il. La rumeur circule qu'on pourrait nous livrer à Denikine. Les hommes sont très inquiets.

La psychologie humaine a partout des affinités de base. Même en prison, j'ai vu les plus grandes tragédies allégées par une touche d'humour. Malgré la profonde anxiété concernant notre destination, on rit et on plaisante beaucoup dans notre cabine. Certains gars pleins d'esprit ont surnommé le *Buford* le « vaisseau mystère ».

Dans l'après-midi, Berkshire m'a informé que le colonel souhaitait me voir. Sa cabine, pas très grande, mais lumineuse et sèche, est très différente de nos quartiers à l'entrepont. Le colonel m'a demandé dans quelle partie de la Russie nous « espérons aller ». Je lui ai répondu : la partie soviétique, bien sûr ! Il a entamé une discussion sur les bolcheviks, en insistant sur le fait que les socialistes voulaient « prendre leur fortune durement gagnée aux riches pour la distribuer aux paresseux et aux fainéants ». Il m'a affirmé que tous ceux qui étaient prêts à travailler pouvaient réussir ; en tout cas, l'Amérique – le pays le plus libre du monde – offre une même chance à tous.

J'ai dû lui expliquer le b-a-ba des sciences sociales, en soulignant qu'aucune richesse ne peut être créée sinon par le travail, et que, par un tour de passe-passe complexe – légal, financier et économique –, le producteur est dépouillé de ce qu'il produit. Le colonel a reconnu qu'il y avait des failles et des imperfections dans notre système – y compris dans « le meilleur du monde, le système américain ». Mais ce sont là des défauts humains, et il pense qu'il faut une amélioration, pas une révolution. Il m'a écouté sans dissimuler son impatience quand j'ai parlé du crime qui consiste à punir des hommes pour leurs opinions et de la folie d'expulser des idées. Il estime que « le gouvernement doit protéger son peuple » et que « de toute façon, ces agitateurs étrangers n'ont rien à faire en Amérique ».

J'ai compris qu'il était vain de discuter avec une personne d'une mentalité aussi infantile et j'ai mis fin à la discussion en l'interrogeant sur notre destination exacte. « On navigue sous ordres secrets », c'est la seule information que le colonel a consenti à me donner.

Jour de l'An 1920. – Nous nous lions d'amitié avec les soldats. Ils nous vendent les vêtements et les chaussures qu'ils ont en trop et tout ce qu'ils peuvent dénicher. Nos gars parlent de guerre, de gouvernement et d'anarchisme avec les sentinelles. Certains de ces derniers sont très intéressés et notent des adresses à New York où ils pourront se procurer notre littérature. Un des soldats – que les autres appellent Long Sam – est particulièrement remonté contre ses supérieurs. Il dit leur « en vouloir à mort ». Il devait se marier à Noël, mais il a reçu l'ordre de se présenter sur le *Buford*. « Je ne suis pas un soldat de plomb comme ceux de la Garde nationale ! dit-il. Je sers dans l'armée régulière depuis sept ans, et c'est comme ça qu'ils me remercient ! Au lieu d'être avec ma fiancée, me voilà sur cette épave flottante, entre l'enfer et nulle part. »

Nous avons organisé un comité afin d'évaluer ce que chaque « possédant » de notre groupe pourrait donner aux expulsés qui n'ont pas de vêtements chauds. Les hommes de Pitts-

burgh, d'Érié et de Madison ont été embarqués dans leurs tenues de travail. De nombreux autres n'ont pas eu le temps non plus de prendre leurs malles.

Les affaires collectées – costumes, chapeaux, chaussures, sous-vêtements d'hiver, chaussettes, etc. – sont en tas au milieu de notre cabine, et le comité les distribue. Ça crie, ça rit et ça plaisante beaucoup. C'est notre première tentative de mettre le communisme en pratique. La petite foule qui entoure le comité transmet les revendications de chaque demandeur et agit aussitôt en fonction du verdict. Il se manifeste là un sens vital de la justice sociale.

2 janvier 1920. – Golfe de Gascogne. Fort roulis. Les marins disent que la tempête de la nuit dernière nous a déviés de notre route. Un bateau, apparemment japonais, a lancé des signaux de détresse. Nous étions nous-mêmes dans une situation si critique que nous n'avons pas pu lui venir en aide.

À midi, le capitaine m'a fait venir. Le *Buford* n'est pas un bateau moderne – il parle avec circonspection –, et nous nous trouvons dans des eaux difficiles, et à un mauvais moment de l'année, la saison des orages. Il n'y a pas de danger particulier, mais il vaut toujours mieux être préparé. Il m'attribuera la responsabilité de douze canots de sauvetage, et je devrai informer les hommes de ce qu'il faudra faire en cas d'imprévu.

J'ai réparti les 246 hommes expulsés en plusieurs groupes, en mettant à la tête de chacun d'eux un des camarades les plus âgés. (Les trois femmes sont assignées au canot des marins.) Nous effectuerons plusieurs exercices pour apprendre aux hommes comment mettre leurs gilets de sauvetage, prendre place dans la file et gagner leurs canots respectifs sans qu'il y ait de confusion. Le premier essai, cet après-midi, s'est révélé peu convaincant. Une autre alerte, à l'improviste, doit avoir lieu bientôt.

3 janvier. – La rumeur circule que nous allons à Dantzig. Il est à présent certain que nous nous dirigeons vers la Manche, que nous atteindrons en principe demain. Nous sommes grandement soulagés.

4 janvier. – Ni Manche, ni terre en vue. Très mauvaise nuit. Le vieux rafiot a tangué comme une sandale en caoutchouc jetée dans l'océan par des vacanciers à Coney Island. Je me suis occupé des malades toute la nuit.

Tout le monde à part Bianki et moi reste sur sa couchette. Certains sont gravement malades. Le neveu de Bianki, le jeune collégien, a perdu l'ouïe. John Birk est très faible. Novikov, ancien éditeur de l'hebdomadaire anarchiste new-yorkais *Golos Truda*, n'a pas touché à sa nourriture depuis des jours. À Ellis Island, il a passé la majeure partie de son temps à l'hôpital. Il a refusé d'être libéré sous caution tant que ceux arrêtés en même temps que lui seraient maintenus en prison. Il n'a fini par accepter que lorsqu'il s'est senti à l'article de la mort, après quoi on l'a traîné sur le bateau pour l'expulser.

Il est difficile d'être arraché à la terre où on s'est enraciné depuis plus de trente ans et d'abandonner derrière soi le labeur de toute une vie. Néanmoins, je suis heureux : je regarde l'avenir en face, pas le passé. Déjà en 1917, au moment où a éclaté la révolution russe, il me tardait d'aller en Russie. Shatov, mon proche ami et camarade, s'apprêtait à partir, et j'espérais me

joindre à lui. Mais l'affaire Mooney et les nécessités du mouvement contre la guerre m'ont retenu aux États-Unis. Puis on m'a arrêté pour m'être opposé au massacre mondial, et j'ai été emprisonné deux ans à Atlanta.

Mais bientôt, je serai en Russie. Quelle joie de voir la révolution de mes propres yeux, d'y participer et d'aider ces gens formidables qui sont en train de transformer le monde !

5 janvier. – Un bateau-pilote ! Immense réjouissance ! Envoyé un câble à nos amis à New York pour dissiper l'angoisse qu'ils doivent ressentir depuis notre disparition mystérieuse.

7 janvier. – Nous sommes en mer du Nord. Temps clair, calme et frais. Légère houle dans l'après-midi.

Les chants des gars me parviennent du pont. J'entends la voix puissante de baryton d'Alyosha, le *zapevalo*, entonner chaque couplet tandis que le reste de l'assistance reprend le refrain. Des vieilles chansons populaires russes aux rengaines lugubres, dans lesquelles suintent une tranquille résignation et les souffrances séculaires. Des chants qui frémissent d'une franche haine pour les *bourzhooi* et d'un militantisme pour la lutte imminente. Des chants religieux au récitatif qui va crescendo, paraphrasés par des paroles révolutionnaires. Ces mélodies étranges qui déchirent le cœur fascinent les soldats et les marins. Hier, j'ai entendu notre garde chanter *Stenka Razine*¹ d'un air absent.

Nous avons fraternisé avec les gardes au point que nous faisons maintenant ce qui nous plaît à l'entrepont. Il a été posé comme règle que les soldats et les expulsés n'appelleraient pas les officiers en cas de litige. C'est à moi qu'on soumet tous les problèmes de ce genre, et on respecte mon jugement. Berkshire a laissé entendre plusieurs fois qu'il n'appréciait pas l'influence que j'avais acquise. Il se sent complètement écarté.

L'uniformité de la nourriture est répugnante. Le pain est rassis et farineux. Nous avons protesté à plusieurs reprises, et le chef steward a fini par accepter ma proposition de confier la boulangerie à deux hommes de notre groupe.

8 janvier. – À l'ancre dans le canal de Kiel. Fuites dans la chaudière. Les réparations ont commencé. Les hommes sont irrités. L'incident risque de causer un retard considérable. Nous en avons assez du voyage. Déjà dix-huit jours en mer.

La plupart des expulsés ont laissé leur argent et leurs affaires aux États-Unis. Ils sont nombreux à avoir des dépôts en banque qu'ils n'ont pas pu retirer en raison de la soudaineté de leur arrestation et de leur expulsion. J'ai préparé une liste des fonds et des effets que possède notre groupe. Le total s'élève à plus de 45 000 dollars. Aujourd'hui, j'ai remis la liste à Berkshire, qui m'a promis de « s'occuper du problème à Washington ». Mais rares sont les gars qui ont l'espoir de recevoir un jour leurs vêtements ou leur argent.

9 janvier. – Beaucoup d'excitation. Pendant deux jours, nous n'avons pas respiré l'air frais. Les ordres nous interdisent d'aller sur le pont tant que nous serons dans les eaux germaniques. Ils craignent qu'on communique avec l'extérieur ou qu'on « saute par-dessus bord »,

1 Chef cosaque qui se rebella contre la noblesse en 1668 et est devenu le héros d'une chanson populaire.

comme l'a dit Berkshire en rigolant. Je lui ai rétorqué que le seul endroit où nous voulons sauter est la Russie soviétique.

J'ai envoyé un mot au colonel disant que les hommes voulaient faire quotidiennement de l'exercice. L'atmosphère à l'entrepont est insupportable : les écoutes sont fermées, et on n'est pas loin de suffoquer. Berkshire n'a pas apprécié la façon que j'ai eue de m'adresser au « chef ».

« Le colonel est l'autorité suprême à bord du *Buford* ! » s'est-il écrié.

Les expulsés qui m'entouraient lui ont ri à la figure et se sont esclaffés : « Berkman est le seul "colonel" que nous reconnaissons ! »

J'ai demandé à Berkshire de transmettre notre message au colonel : on insiste pour respirer de l'air frais, et en cas de refus, nous monterons sur le pont par la force. Les hommes sont prêts à mettre leur menace à exécution.

Dans l'après-midi, les écoutes ont été ouvertes, et on nous a permis d'aller sur le pont. Nous avons remarqué que le destroyer américain *Ballard*, USS 267, était amarré près de nous.

10 janvier. – Nous sommes dans la baie, face à la ville de Kiel. De chaque côté, des terrains avec de belles villas et des fermes bien entretenues, mais partout règne un silence de mort. Cinq années de carnage ont laissé des traces indélébiles. On a effacé le sang, mais l'empreinte de la destruction est encore visible.

L'officier de manœuvre allemand est monté à bord. « Le silence vous surprend ? nous dit-il. Les puissances bienveillantes qui ont décidé de faire régner la démocratie dans le monde nous affament. Nous ne sommes pas encore morts, mais nous sommes si faibles que nous sommes dans l'incapacité de protester. »

11 janvier. – Nous sommes entrés en contact avec les marins allemands du *Wasserversorger*, qui nous a ravitaillés en eau fraîche. Nos boulangers leur ont donné à manger. À travers les hublots, nous avons lancé des petits pains, des oranges et des pommes de terre sur le bateau. L'équipage les a ramassés et a lu les mots glissés à l'intérieur. Un des messages disait : « Un salut des expulsés politiques américains au prolétariat allemand. »

Plus tard. – La plupart des hommes du convoi et plusieurs officiers sont ivres. Les Allemands ont donné du schnaps aux marins qui l'ont vendu à bord. « Long Sam » a essayé « de se faire » son premier lieutenant. Plusieurs soldats m'ont appelé pour s'entretenir discrètement avec moi et m'ont proposé de prendre le commandement du *Buford*. Ils arrêteraient leurs officiers, remettraient le bateau entre mes mains et iraient en Russie avec nous. « À bas l'armée des États-Unis ! se sont-ils écriés. Nous sommes avec les bolcheviks ! »

12 janvier. – À midi, Berkshire m'a convoqué chez le colonel. Tous deux avaient l'air nerveux et inquiet. Le colonel m'a regardé avec de la méfiance et de la haine. On l'avait informé que j'étais en train d'« inciter ses hommes à se mutiner ». « Vous avez fraternisé avec les soldats et miné la discipline », a-t-il dit. Il a déclaré que des armes, des munitions et des uniformes d'officiers avaient disparu et a ordonné à Berkshire de faire fouiller les affaires des expulsés. J'ai protesté : les hommes ne se soumettraient pas à un tel affront.

En redescendant à l'entrepont, j'ai appris que plusieurs soldats avaient été mis aux arrêts pour insubordination et ivresse. La garde a été doublée devant notre porte, et les officiers du convoi font voir qu'ils sont là.

Nous avons passé la journée dans une attente angoissée, mais aucune tentative de fouille n'a eu lieu.

13 janvier. – Nous sommes repartis à 1 heure 40 du matin. En direction de la Baltique. Je me demande comment ce bateau qui prend l'eau va naviguer en mer du Nord et affronter les glaces. Les gars, soldats compris, sont très agités : nous naviguons dans une zone dangereuse, truffée de mines.

Deux membres de l'équipage sont au « frigo » pour ne pas être revenus à temps de leur permission à terre. J'ai retiré nos hommes de la boulangerie afin de protester contre la mise aux arrêts des marins et des soldats.

15 janvier. – 25e jour en mer. Nous sommes tous épuisés, las de ce long voyage. Et dans la peur constante de toucher une mine.

Nous avons encore changé de cap. Berkshire nous a avertis ce matin que la situation à Li-bau ne permettait pas de s'y rendre. J'ai cru comprendre que le gouvernement des États-Unis n'avait pas encore réussi à prendre de dispositions pour qu'on nous débarque dans tel ou tel pays.

Des marins ont entendu le colonel, le capitaine et Berkshire discuter de la possibilité qu'on aille en Finlande. L'idée serait de m'envoyer, en compagnie de Berkshire, avec un drapeau blanc, à 110 kilomètres dans les terres, pour trouver une sorte de compromis avec les autorités en vue de notre débarquement. Si nous y parvenons, je devrai rester là-bas, tandis que Berkshire retournera auprès des nôtres.

Les expulsés s'opposent à ce plan. La Finlande représente pour nous un danger – la réaction de Mannerheim est de massacrer les révolutionnaires finlandais. Les hommes refusent de me laisser partir. « Soit on y va tous ensemble, soit personne n'y va », décident-ils.

Le soir. – Cet après-midi, deux correspondants de presse américains sont montés à bord, près de Hangö, et le colonel les a autorisés à m'interviewer. Le consul américain de Helsingfors est également là avec son secrétaire. Il essaie d'obtenir des procurations auprès des expulsés de manière à récupérer leur argent aux États-Unis. La plupart des gars transfèrent leur compte en banque à leur famille.

16 janvier. – 16h25. Arrivés à Hangö, en Finlande. Ils disent que Helsingfors est inaccessible.

17 janvier. – Débarqués à 14h. Envoyé des messages radio à Tchitcherine (Moscou) et à Shatov (Petrograd) les avisant de l'arrivée du premier groupe d'expulsés politiques d'Amérique.

Nous devons voyager dans des wagons scellés le temps de traverser la Finlande jusqu'à la frontière russe. Le capitaine du *Buford* nous a alloué trois jours de rations pour le voyage.

Prendre congé de l'équipage et des soldats m'a profondément ému. Ils sont nombreux à s'être attachés à nous, et ils nous ont « traités comme des Blancs », pour reprendre leur expression. Ils nous ont fait promettre de leur écrire une fois que nous serons en Russie.

18 janvier. – Nous traversons un pays enseveli sous la neige. Wagons glacés, pas chauffés. Les compartiments sont verrouillés, avec des gardes finlandais sur chaque plateforme. Même à l'intérieur, il y a des soldats Blancs devant chaque porte. Silencieux, la mine rébarbative. Ils refusent d'engager la conversation.

14 heures. – À Vyborg. Nous n'avons presque plus rien à manger. Les soldats finlandais nous ont volé la plupart des vivres qu'on nous avait données sur le *Buford*.

À travers la vitre du wagon, nous avons aperçu un ouvrier finlandais nous faire des signes discrets sur le quai avec un petit drapeau rouge miniature. Nous lui avons fait un signe de la main en guise de reconnaissance. Une demi-heure plus tard, les portes de notre wagon ont été ouvertes, et l'ouvrier est entré pour « réparer les lumières », a-t-il annoncé. « Ici, la réaction est effrayante, a-t-il murmuré. La terreur blanche contre les ouvriers. On a besoin de l'aide de la Russie révolutionnaire. »

Envoyé un autre câble aujourd'hui à Tchitcherine et à Shatov en les pressant d'envoyer un comité pour accueillir les expulsés à la frontière russe.

19 janvier. – À Teryoki, près de la frontière. Toujours pas de réponse de la Russie. Les autorités militaires finlandaises exigent qu'on traverse la frontière immédiatement. Nous avons refusé vu que les gardes-frontières russes, qui n'ont pas été informés de notre identité, pourraient nous prendre pour des envahisseurs finlandais et nous tirer dessus, donnant ainsi un prélude à la Finlande de déclarer la guerre. Une sorte de trêve armée existe actuellement entre les deux pays, mais les relations sont très tendues.

Midi. – Les Finlandais sont inquiets de notre présence continuelle. Nous refusons de descendre du train.

Des représentants du ministère des Affaires étrangères finlandais ont accepté qu'un comité d'expulsés se rende à la frontière russe pour expliquer la situation à l'avant-poste soviétique. Notre groupe a sélectionné trois personnes, mais les militaires finlandais n'en acceptent qu'un seul.

En compagnie d'un officier, d'un soldat et d'un interprète finlandais, et suivis par plusieurs correspondants de presse (parmi lesquels, inutile de le préciser, un journaliste américain), je me suis avancé vers la frontière, marchant dans une neige épaisse à travers une forêt clairsemée, à l'ouest du pont de chemin de fer frontalier détruit. Non sans inquiétude, nous avons avancé péniblement à travers ces bois enneigés, redoutant une éventuelle attaque venant d'un côté ou de l'autre.

Au bout d'un quart d'heure, nous sommes arrivés à la frontière. En face de nous se dressaient des gardes bolcheviks – de grands gaillards costauds dans une étrange tenue en fourrure, commandés par un officier à la barbe noire.

« *Tovarichtch* ! me suis-je écrié en russe au-dessus de la rivière gelée. Permettez-moi de m'entretenir avec vous. »

L'officier m'a fait signe d'avancer, ses soldats s'écartant à mon approche. En quelques mots, je lui ai expliqué la situation et l'impasse dans laquelle nous nous trouvions étant donné que Tchitcherine n'avait pas répondu à nos messages répétés. Il m'a écouté d'un air imperturbable, puis il a dit : « Le comité du Soviet vient d'arriver. »

C'était une bonne nouvelle. Les autorités finlandaises ont consenti à laisser le comité russe entrer sur leur territoire pour aller jusqu'au train rencontrer les expulsés. Zorin et Feinberg, les représentants du gouvernement soviétique, et Mme Andreïeva, la femme de Gorke, qui les accompagnait à titre non officiel, sont venus avec nous jusqu'à la gare.

« Koltchak a été arrêté, et son armée blanche dispersée », a annoncé Zorin. Les expulsés ont accueilli la nouvelle avec des cris et des hurrahs enthousiastes. Des dispositions ont aussitôt été prises pour transporter les hommes et leurs bagages de l'autre côté, et nous avons enfin traversé la frontière de la Russie révolutionnaire.

Chapitre 2. Sur le sol soviétique

20 janvier 1920. – Hier, en fin d'après-midi, nous avons touché le sol de la Russie soviétique.

Expulsés des États-Unis tels des criminels, nous avons été reçus à Belo-Ostrov à bras ouverts. L'hymne révolutionnaire, joué par la fanfare militaire de l'Armée rouge, nous a accueillis au moment où nous traversions la frontière. Les hourras des soldats à casquettes rouges, mêlés aux acclamations des hommes expulsés, ont résonné dans les bois, roulant au loin comme un défi de joie. Tête nue, je me suis retrouvé en présence des symboles visibles de la révolution triomphante.

Un sentiment de solennité et de respect admiratif m'a envahi. Mes pieux ancêtres ont dû avoir l'impression d'entrer dans le saint des saints. Une forte envie m'a pris de me mettre à genoux pour embrasser la terre – la terre consacrée par le sang de générations de souffrance et de martyre, et de nouveau consacrée par les révolutionnaires de mon époque. Jamais auparavant, pas même lorsque j'ai senti la première caresse de la liberté en ce jour glorieux de mai 1906 – après quatorze années passées dans une prison de Pennsylvanie –, je n'avais ressenti une aussi profonde émotion. J'étais impatient d'embrasser l'humanité, de déposer mon cœur à ses pieds, de donner ma vie un millier de fois au service de la révolution sociale.

Ce jour a été le plus sublime de ma vie.

À Belo-Ostrov, une réunion massive a été organisée en notre honneur. La grande salle était pleine de soldats et de paysans venus accueillir leurs camarades d'Amérique. Ils nous regardaient avec de grands yeux intrigués et nous posaient des tas de questions étranges. « Est-ce que les ouvriers meurent de faim en Amérique ? La révolution va-t-elle bientôt éclater ? Quand aurons-nous de l'aide pour la Russie ? »

L'endroit, bondé, sentait la sueur humaine et la fumée de cigarette. Tout le monde se poussait et se bousculait en criant très fort dans la langue rude de la frontière. L'obscurité était tombée, mais la salle est restée sans lumière. J'ai ressenti quelque chose de particulier en étant poussé ici et là par les nuées humaines bruyantes sans pouvoir distinguer les visages. Puis les voix et la bousculade ont cessé. Mes yeux se sont tournés vers l'estrade, éclairée par quelques chandelles de suif, et dans la chiche lumière, j'ai aperçu les silhouettes de plusieurs femmes vêtues de noir. On aurait dit des religieuses tout juste sorties de leur cloître, le visage sévère, austère. Puis l'une d'elles s'est avancée au bord de l'estrade.

« *Tovarichtchi !* », a-t-elle lancé, et ce mot significatif a vibré dans tout mon être avec l'intensité de la ferveur qu'elle y a mis. Elle a parlé avec passion, véhémence, et une note de défiance amère à l'égard du monde antagoniste dans son ensemble. Elle a parlé du grand héroïsme des révolutionnaires, de leurs sacrifices et de leurs luttes, de l'immense travail qu'il restait encore à accomplir en Russie. Elle a fustigé les crimes des contre-révolutionnaires, l'invasion des Alliés et le blocus meurtrier. Avec des mots ardents, elle a prédit l'avènement de la grande révolution mondiale, qui détruirait le capitalisme et la bourgeoisie dans toute l'Europe et l'Amérique, comme l'avait fait la Russie, et donnerait la terre et la plénitude de celle-ci au prolétariat international.

L'assistance a applaudi avec tumulte. J'ai senti l'atmosphère chargée de l'esprit de la lutte révolutionnaire, symbolique de la guerre titanique entre deux mondes – la nouvelle voie violente qui s'ouvrait dans la confusion et le chaos des passions conflictuelles. J'ai eu conscience d'un monde en train de se faire, de la révolution sociale en marche qui déracine tout, et moi au milieu.

Zorin a succédé à la femme en noir en accueillant ceux qui venaient d'arriver au nom de la Russie soviétique, et en témoignant qu'ils collaboraient au travail de la révolution. Puis plusieurs expulsés sont allés à la tribune. Ils ont dit qu'ils étaient très émus par ce formidable accueil, et remplis d'admiration pour le grand peuple russe, le premier à rejeter le joug du capitalisme et à établir la liberté et la fraternité sur la terre.

J'ai été touché au plus profond de mon être, trop pour l'exprimer avec des mots. C'est alors que je me suis rendu compte que des gens me poussaient du coude en me chuchotant : « Parle, Berkman, parle ! Réponds-lui ! » J'étais si absorbé par l'émotion que je n'avais pas écouté l'homme sur l'estrade. J'ai levé les yeux. Bianki, le jeune Russe d'origine italienne, était en train de parler. Je suis resté médusé à mesure que je comprenais ses paroles. « Nous les anarchistes, disait-il, nous sommes prêts à travailler avec les bolcheviks s'ils nous traitent bien. Mais je vous préviens qu'on ne sera pas pour la répression. Si vous tentez de faire ça, ce sera la guerre entre nous ! »

J'ai sauté sur l'estrade. « Ne laissons pas ce grand moment être avili par des pensées indignes ! me suis-je écrié. À partir de maintenant, nous sommes tous unis – unis dans le travail sacré de la révolution, unis dans sa défense, unis dans notre but commun pour la liberté et le bien-être du peuple ! Socialistes ou anarchistes, nos divergences théoriques sont derrière nous. Nous sommes tous des révolutionnaires et, épaule contre épaule, nous nous lèverons tous ensemble pour lutter et pour travailler à la révolution libératrice. Camarades, au nom des expulsés américains, je vous salue ! En leur nom, je vous dis : nous sommes venus pour apprendre, pas pour donner des leçons. Pour apprendre et pour aider ! »

Les expulsés ont applaudi, d'autres discours ont suivi, et très vite, l'incident désagréable avec Bianki a été oublié. Dans un immense enthousiasme, la réunion s'est terminée tard dans la nuit, l'assistance tout entière reprenant en chœur *L'Internationale*.

En allant à la gare, où un train nous attendait pour nous emmener à Petrograd, une grosse boîte de biscuits est tombée du traîneau. Les soldats qui nous accompagnaient se sont jetés dessus, affamés, mais quand ils ont su que ces provisions étaient destinées aux enfants de Petrograd, ils nous ont immédiatement rendu la boîte en disant : « C'est vrai, les petits en ont plus besoin que nous. »

À Petrograd, une nouvelle ovation nous attendait, suivie d'une manifestation au palais de Tauride et d'une grande réunion. Ensuite nous avons marché jusqu'à l'Institut Smolny, où les expulsés seraient logés pour la nuit.

Chapitre 3. À Petrograd

21 janvier 1920. – Un soleil hivernal resplendissant brille sur le large lit blanchi de la Neva. Des bâtiments majestueux s'élèvent de part et d'autre du fleuve, et au milieu l'Amirauté dont l'aiguille s'élance avec une grâce élégante vers le ciel. Aussi loin que porte le regard, des édifices imposants se dressent, que le palais d'Hiver domine de sa froide sérénité. Le cavalier de bronze sur son coursier tremblant¹ est juché en équilibre sur son roc de granite finlandais, comme s'il allait sauter par-dessus l'immense flèche de la forteresse Pierre-et-Paul qui garde la cité de ses rêves.

Un spectacle familial de ma jeunesse passée dans la capitale du tsar. Cependant, la gloire dorée d'autrefois, la splendeur royale, les banquets joyeux de la noblesse et les colonnes de fer de l'armée slave marchant au son assourdissant des tambours ont disparu. La main de la révolution a transformé l'oisiveté luxueuse de la ville en foyer du labeur. L'esprit de la révolte a changé jusqu'aux noms des rues. La Nevski, immortalisée par Gogol, Pouchkine et Dostoïevski, est désormais la Perspective du 25 octobre, la place devant le palais d'Hiver a été nommée en hommage à Ouritski, la Kamennostrovsky s'appelle désormais l'Aube rouge. À la Douma, le buste héroïque de Lassalle fait face aux passants comme un symbole de la nouvelle ère, sur le boulevard Konoguardeisky se dresse la statue de Volodarski, le bras tendu, en train de s'adresser au peuple.

Chaque rue ou presque me rappelle les luttes du passé. Là, devant le palais d'Hiver, s'est tenu le prêtre Gapone au milieu de milliers de personnes venues mendier de la miséricorde et du pain au « Petit père ». La place est devenue rouge du sang des ouvriers en ce jour funeste de janvier 1905. De leurs tombes, un an plus tard, est sortie la première révolution, et de nouveau, les cris des opprimés ont été noyés sous les tirs d'artillerie. S'en est suivi un règne de terreur, pendant lequel nombreux sont ceux qui ont péri sur l'échafaud et dans les prisons. Mais encore et toujours s'est levé le spectre de la révolte, et finalement, le tsarisme a cédé, impuissant à se défendre, maudit de tous, regretté par personne. Puis sont venus la grande révolution d'Octobre et le triomphe du peuple – et Petrograd toujours en première ligne du combat.

La ville a l'air désertée. La population, qui s'élevait en 1917 à près de 3 000 000 d'habitants, s'est réduite à 500 000. La guerre et la peste ont quasiment décimé Petrograd. Au cours des combats contre Kaledine, Denikine, Koltchak et les autres armées blanches, les ouvriers de la Ville rouge ont subi de lourdes pertes. Ses meilleurs éléments prolétaires sont morts pour la révolution.

Les rues sont vides, les gens sont à l'usine, au travail. À l'angle, la jeune femme *militio-ner*, fusil à la main, marche de long en large et tape du pied dans ses bottes pour se réchauffer. De temps à autre passe une silhouette solitaire, emmitouflée et courbée, en tirant une lourde charge sur un traîneau.

1 La statue de Pierre le Grand

Les magasins sont fermés, les rideaux baissés. Les enseignes sont encore accrochées à leur place habituelle – les fruits et les légumes peints vantent les produits qu'on ne trouve plus à l'intérieur. Portes et fenêtres sont fermées et barricadées ; alentour règne le silence.

Le célèbre marché d'Apraksin Dvor n'existe plus. Toutes les richesses du pays, achetées ou volées, étaient exhibées là pour tenter le chaland. *Barinya* de haute naissance ou femme de chambre, paysan blond débonnaire et Tatar maussade, étudiant distrait et voleur rusé, tous se mêlaient ici dans la libre démocratie du marché. Au Dvor, on trouvait de tout, des corps humains s'achetaient et se vendaient, des âmes s'échangeaient pour de l'argent.

Désormais, tout a changé. À l'entrée du Temple du travail flambe le slogan : « Qui ne travaille pas ne mange pas. »

À la *stolovaya* (cantine) publique, on sert de la soupe de légumes et de la *kasha* (gruau). Les gens apportent leur pain, qu'ils se procurent dans des points de distribution. La grande salle n'étant pas chauffée, ils s'assoient en gardant leurs chapeaux et leurs manteaux. Ils ont l'air d'avoir froid, sont pâles et d'une maigreur à faire pitié. « Si seulement le blocus était levé, dit mon voisin de table, nous serions sauvés. »

Certaines parties de la ville témoignent de la récente campagne du général Ioudenitch. Ici et là traînent les vestiges de barricades, des sacs de sable empilés et des pièces d'artillerie mises en place à la gare. Le récit de ce combat est encore sur toutes les lèvres. « Ça a été un effort surhumain, raconte la petite Vera avec enthousiasme. L'ennemi, cinq fois plus nombreux que nous, était juste à nos portes – à Krasnaïa Gorka –, à onze kilomètres de la ville. Des hommes et des femmes, et même des enfants, ont dressé des barricades, apporté des munitions aux combattants et se sont préparés à défendre nos maisons jusqu'au dernier combat corps à corps. » Vera n'a que dix-huit ans, elle est aussi fine et délicate qu'un lys, mais elle a tiré à la mitrailleuse.

« Les Blancs étaient tellement certains de leur victoire, poursuit la jeune fille, qu'ils avaient déjà distribué les portefeuilles ministériels et nommé le gouverneur militaire de Petrograd. Les représentants de Ioudenitch et leurs équipes s'étaient installés en secret dans la ville, n'attendant plus que l'entrée triomphale de leur chef. On était aux abois, tout semblait perdu. Nos soldats, laminés en nombre et épuisés, étaient découragés. C'est alors que Bill Shatov a fait son entrée en scène. Il a rassemblé la petite armée et s'est adressé à elle au nom de la révolution. Sa voix puissante a retenti jusqu'aux premières lignes, son éloquence passionnée a rallumé les braises du zèle révolutionnaire en inspirant une nouvelle force et la foi. »

« En avant, les gars ! Pour la révolution ! » a tonné Shatov, et telles des furies désespérées, les ouvriers se sont jetés sur l'armée de Ioudenitch. La fine fleur du prolétariat de Petrograd a péri au cours de ce combat, mais la Ville rouge et la révolution ont été sauvées.

Avec une fierté légitime, Shatov m'a montré la médaille de la Bannière rouge épinglée sur sa poitrine. « Pour Krasnaïa Gorka ! » dit-il avec un sourire ravi.

Il est resté l'homme jovial que j'ai connu en Amérique, et que son expérience de la révolution a rendu plus mûr et plus sérieux. Il a occupé de nombreux postes importants et a acquis la réputation d'être un ouvrier efficace et un brillant organisateur. Il n'a pas rejoint le parti communiste ; sur nombre de points essentiels, il dit être en désaccord avec les bolcheviks. Il est resté un

anarchiste, convaincu que l'abolition définitive du gouvernement politique est la seule voie qui garantisse la liberté individuelle et le bien-être général.

« En ce moment, nous traversons la phase difficile d'une révolution sociale violente, dit Shatov. Plusieurs fronts doivent être défendus, et nous avons besoin d'une armée forte et disciplinée. Il faut se battre contre les complots des contre-révolutionnaires, et la Tcheka doit garder les conspirateurs à l'œil. Bien entendu, les bolcheviks ont commis de multiples erreurs, parce qu'ils sont humains. Nous vivons une période de transition, de grande confusion, de danger constant et d'anxiété. L'heure est au travail, on a besoin d'hommes pour participer à la défense et à la reconstruction. Nous les anarchistes, nous restons fidèles à nos idéaux, mais nous devrions nous abstenir d'être critiques pour l'instant. Nous devons travailler et aider à la reconstruction. »

Les expulsés du *Buford* sont cantonnés à l'Institut Smolny. Sur l'invitation de Zorin, je loge à l'hôtel Astoria, qui est à présent la Première maison du Soviet. Zorin, qui travaillait en Amérique dans une aciérie, est désormais secrétaire de la section de Petrograd du Parti communiste et éditeur du quotidien officiel du Soviet, *Krasnaïa Gazetta*. Il me fait l'impression d'être un communiste des plus dévoués et un travailleur infatigable. Sa femme, Liza, émigrée des États-Unis elle aussi, est une IWW (Industrial Workers of the World) typique. Bien que d'allure très féminine, elle est dure et prompte à prendre la parole, et une bolchevik enthousiaste.

Ensemble, nous avons visité le Smolny. Cette ancienne demeure de jeunes dames de la haute société est désormais le siège du gouvernement de Petrograd. Les quartiers de la IIIe Internationale se trouvent là également, ainsi que le sanctuaire de Zinoviev, son secrétaire, une grande salle somptueusement meublée, décorée de fleurs et de plantes. Sur son bureau, j'ai remarqué un sous-main en cuir d'une taille gigantesque, un cadeau de ses collègues.

Dans la salle à manger du Smolny, j'ai rencontré plusieurs officiels communistes et soviétiques importants. Certains étaient en uniforme militaire, d'autres en pantalon de velours côtelé et tunique noire d'étudiant ceinturée à la taille, les pans à l'extérieur. Tous avaient le teint pâle, les yeux enfoncés et des pommettes proéminentes, conséquence de la sous-alimentation systématique, du surcroît de travail et de l'inquiétude.

Le déjeuner a été bien meilleur que les plats servis à la *stolovaya* publique. « Seuls les ouvriers responsables et les communistes qui occupent des postes importants prennent leurs repas ici », m'a informé Zorin. Il m'a expliqué qu'il y avait plusieurs catégories de *pyock* (rations). Les soldats et les marins reçoivent 600 grammes de pain par jour, ainsi que du sucre, du sel, du tabac et de la viande quand c'est possible. Les ouvriers d'usine en reçoivent 450 grammes, alors que les non productifs – la plupart des intellectuels – n'en ont que 225 grammes ou même moins. Zorin estime que ce système n'a rien de discriminatoire, qu'il s'agit uniquement d'une répartition en fonction de la valeur du travail effectué.

Je repense à la remarque de Vera : « La Russie est très pauvre, mais quoi qu'il y ait, tout devrait être partagé équitablement. Ce serait ça la justice, et personne ne pourrait se plaindre. »

Le soir, j'ai assisté à la fête d'anniversaire d'Alexandre Herzen. Pour la première fois, je me suis retrouvé entre les murs du palais du tsar, dont la seule évocation me remplissait de crainte et de respect lorsque j'étais enfant. Jamais alors je n'aurais imaginé que le nom banni de Herzen, nihiliste redouté et ennemi des Romanov, serait glorifié ici un jour.

Des drapeaux et des banderoles rouges décoraient l'estrade. J'ai lu les inscriptions avec intérêt :

LE SOCIALISME EST LA RELIGION DE L'HOMME ;
UNE RELIGION NON PAS AU PARADIS MAIS SUR LA TERRE.
LE RÈGNE DES OUVRIERS ET DES PAYSANS À TOUT JAMAIS.

Une grande bannière rouge représentait une cloche (*Kolokol*), qui est le nom du célèbre journal qu'a publié Herzen en exil. Sur le côté était imprimé : « 1870-1920 », et en dessous :

VOUS N'ÊTES PAS MORTS EN VAIN ;
CE QUE VOUS AVEZ SEMÉ GERMERA.

Après la réunion, l'assistance s'est rendue à pied dans la maison de Herzen, encore conservée sur la Nevski. La manifestation dans les rues obscures, qu'éclairaient seulement les torches des participants, la musique et les chants révolutionnaires, l'enthousiasme des hommes et des femmes indifférents au froid mordant, tout cela m'a fortement impressionné. Les silhouettes en marche ressemblaient à des ombres du passé revenues à la vie, les martyrs du tsarisme se le vant pour venger l'injustice de jadis.

La devise de Herzen est véridique : « Vous n'êtes pas morts en vain ; ce que vous avez semé germera. »

La salle de réunion du palais de Tauride était remplie de députés soviétiques et d'invités. Une session spéciale se tenait pour discuter de la situation difficile due à un rude hiver et la pénurie croissante de denrées alimentaires et de moyens de se chauffer.

Des rangs et des rangs s'étendaient devant moi, occupés par des hommes et des femmes en vêtements de travail crasseux, le teint pâle, le corps émacié. Ici et là, il y avait des hommes en tenue de paysan. Assis là calmement, ils parlaient peu, comme exténués par le labeur du jour.

Au moment où la fanfare militaire a entonné *L'Internationale*, l'assistance s'est levée. Puis Zinoviev est monté à la tribune. L'hiver a provoqué de grandes souffrances, a-t-il dit, la neige tombée en abondance entrave le trafic ferroviaire, de sorte que Petrograd se retrouve quasiment isolée. Une nouvelle réduction des *pyock* (rations) est malheureusement devenue nécessaire. Il a exprimé sa conviction que les ouvriers de Petrograd – les plus révolutionnaires, l'avant-garde du communisme – comprendraient que le gouvernement était contraint de prendre cette mesure et approuveraient son action.

La mesure est temporaire, a poursuivi Zinoviev. La révolution connaît le succès sur tous les fronts – la glorieuse Armée rouge remporte de grandes victoires, le pays va se relever sur le

plan économique, et les ouvriers récolteront le fruit de leur long martyre. Les impérialistes et les capitalistes du monde entier sont contre la Russie, mais le prolétariat est partout avec la révolution. Bientôt, la révolution sociale éclatera en Europe et en Amérique – ça ne saurait tarder, car le capitalisme s’effondre partout. Ce sera alors la fin de la guerre et des massacres fratricides, et la Russie recevra l’aide des ouvriers des autres pays.

Radek, revenu récemment d’Allemagne où il était prisonnier, a succédé à Zinoviev. Il a donné un compte rendu intéressant de son expérience, en s’en prenant aux « patriotes sociaux » allemands avec une ironie cinglante. Un pseudo parti socialiste est actuellement au pouvoir, a-t-il dit, seulement il est trop lâche pour instaurer le socialisme ; ce sont des traîtres à la révolution, ces Scheidemann, Bernstein et les autres, des réformistes bourgeois, des agents du militarisme allié et du capital international. Le seul espoir est le Parti communiste allemand qui se développe à pas de géant et que soutient le prolétariat allemand. Bientôt, le pays sera balayé par la révolution – pas une soi-disant révolution sociale-démocrate, mais une révolution communiste, comme celle qui a lieu en Russie. Les ouvriers d’Allemagne viendront aider leurs frères russes, et le monde saura ce que le prolétariat révolutionnaire est capable d’accomplir.

Joffé a été le suivant à prendre la parole. D’allure aristocratique, la barbe bien taillée, il paraissait déplacé dans l’assemblée de travailleurs mal habillés. En tant que président du Comité de la paix, il a rappelé les conditions du traité que venait de conclure la Lettonie, ce qui lui a valu les applaudissements de l’assemblée. Les gens ont à l’évidence soif de paix, quelles qu’en soient les conditions.

J’avais espéré entendre parler les députés, et connaître les points de vue et les sentiments des masses qu’ils représentent. Mais les membres du Soviet n’ont pas pris une part active au processus. Ils ont écouté sagement les orateurs, puis ont voté machinalement les résolutions qu’a présentées le Présidium. Il n’y a pas eu de discussions, la procédure manquait de vitalité.

Des frictions sont apparues au sein des expulsés du *Buford*. Les anarchistes se plaignent d’une discrimination en faveur des membres communistes du groupe, et j’ai été appelé à plusieurs reprises au Smolny pour apaiser les tensions.

Les gars se rebiffent contre le retard pris pour leur assigner un travail. J’ai préparé des *fiches* en classant les expulsés selon leur métier et leurs compétences, de manière à permettre qu’on les place à leur meilleur avantage. Mais deux semaines sont passées, et les hommes continuent à hanter les services du Soviet, faisant la queue pendant des heures, cherchant à obtenir les *propuski* et les documents nécessaires qui les autoriseront à travailler.

J’ai fait remarquer à Zorin l’atout que représentaient ces expulsés pour la Russie : il y a parmi eux des mécaniciens, des mineurs et des imprimeurs, dont on a besoin étant donné le manque actuel de main-d’œuvre qualifiée. Pourquoi leur faire perdre leur temps et leur énergie ? J’ai évoqué le problème du change de la monnaie américaine. La plupart des expulsés ont emporté de l’argent avec eux. Leur *pyock* est insuffisante, mais il est possible d’acheter certains produits de base : du pain, du beurre et du tabac, voire de la viande, sont proposés sur les marchés. Au moins une centaine de nos gars ont changé leurs dollars américains en argent soviétique. Étant donné que chacun a dû trouver par lui-même où les changer, en étant souvent mal dirigé, et

compte tenu du temps que chacun a passé dans les services financiers du Soviet, on peut dire sans exagérer que chaque homme a passé en moyenne trois heures à effectuer la transaction. Si les expulsés avaient un comité responsable, le problème aurait pu se régler en moins d'une journée. « Un tel comité pourrait s'occuper de toutes leurs affaires et gagner du temps », ai-je insisté.

Zorin est tombé d'accord avec moi et a dit : « Il faudrait essayer. »

J'ai proposé d'aller au Smolny, de réunir les hommes, de leur expliquer ma proposition et de faire élire un comité. « Ce serait bien d'assigner à ce comité une petite salle qui lui servirait de bureau, avec un téléphone pour effectuer les démarches », ai-je suggéré.

« Vous êtes très américain ! s'est exclamé Zorin en souriant. Vous voulez que tout soit fait tout de suite. Mais ça ne marche pas comme ça, a-t-il ajouté sèchement. Je soumettrai votre projet aux autorités compétentes, et nous verrons.

— En tout cas, ai-je dit, j'espère que ça pourra se faire bientôt. Et vous pouvez toujours compter sur moi, parce que je suis impatient de vous aider.

— À propos, a-t-il dit en me regardant bizarrement, le commerce est interdit. Acheter et vendre, c'est de la spéculation. Vos gars ne devraient pas faire ce genre de choses. » Le ton était sévère.

« On ne peut pas appeler spéculation le fait d'acheter une livre de pain, ai-je rétorqué. De plus, la différence entre les *pyock* encourage le commerce. Le gouvernement continue à frapper de la monnaie – l'argent circule légalement.

— Oui, a dit Zorin, mécontent. Mais mieux vaut dire à vos amis de ne plus spéculer. Seuls les *shkurniki*, les arrivistes, le font.

— Vous êtes injuste, Zorin. Les hommes du *Buford* ont donné la plus grande partie de l'argent, des provisions et des médicaments qu'ils avaient aux enfants de Petrograd. Ils se sont privés des premières nécessités, et le peu de liquide qu'ils ont gardé, le gouvernement l'a lui-même converti en argent soviétique.

— Mieux vaut prévenir les hommes », a répété Zorin.

Chapitre 4. Moscou

10 février 1920. – L’occasion d’aller visiter la capitale s’est présentée de façon inopinée : Lansbury et Barry, du *Daily Herald* de Londres, étaient à Petrograd, et on m’a demandé de les accompagner à Moscou pour leur servir d’interprète. Bien que pas tout à fait remis d’une récente maladie, j’ai accepté cette chance rare, les déplacements entre Petrograd et Moscou étant limités à la nécessité absolue.

Les conditions ferroviaires entre les deux capitales (les deux villes sont considérées ainsi) sont déplorables. Les trains sont vétustes et en piteux état, les voies ont besoin d’être réparées. Plusieurs fois nous sommes tombés en panne de fuel, si bien que notre conducteur est descendu du train pour aller chercher du bois dans la forêt. Certains des passagers ont accompagné les employés pour les aider à le charger.

Les wagons étaient remplis de soldats et d’officiels soviétiques. Pendant la nuit, de nombreux passagers sont montés dans notre train. Il y a eu quantité de cris et d’injures, et des pleurs plaintifs d’enfants. Et brusquement, le silence, puis un ordre impérieux. « Descendez, espèces de diables, vous n’avez rien à faire ici ! »

« C’est la Tcheka des chemins de fer. » Le *provodnik* (porteur) est arrivé dans le compartiment pour nous prévenir. « Sortez vos papiers, *tovarichtchi*. »

Un homme brun massif est entré. Mon œil a vu briller un gros Colt à sa ceinture, sans étui. Derrière lui, deux soldats, armés de fusils à baïonnette. « Vos papiers ! a-t-il ordonné.

Ce sont des voyageurs anglais, ai-je expliqué en montrant nos papiers.

— Oh, pardon, *tovarichtchi* ! » Ses manières ont changé du tout au tout à l’instant où il a vu Lansbury, emmitoufflé dans sa pelisse de fourrure, très grand et portant de longs favoris comme un *bourzhooi* anglais typique.

« Pardon », a répété le tchékiste. Puis, sans vérifier nos papiers, il est passé dans le compartiment suivant.

Nous étions dans le wagon spécial réservé aux officiels bolcheviks de haut rang et aux hôtes étrangers – éclairage aux chandelles, couchettes rembourrées et d’une relative propreté. Le reste du train se compose de voitures de troisième classe, avec des banquettes en bois superposées sur deux niveaux, et de quelques *teplushki* (wagons de fret) qui servent à des passagers, sans éclairage ni chauffage, incroyablement bondés et sales.

À chaque gare, des foules nous assiégeaient en réclamant de monter. « *N’yet mesta, n’yet mesta* ! » (pas de place !) hurlaient les miliciens qui accompagnaient le train en sortant régulièrement leurs armes. J’ai fait remarquer aux officiers qu’il restait des places libres dans notre compartiment, mais ils m’ont repoussé d’un geste en disant : « Elles ne sont pas pour eux ! »

Arrivés au dépôt de Moscou, nous avons aperçu une masse compacte sur le quai et dans la salle d’attente, presque tout le monde portant une lourde charge sur le dos, poussant et criant, ceux à l’avant essayant de passer devant les gardes armés postés devant les grilles. Les gens avaient l’air usés et tout noircis, la plupart étant depuis plusieurs jours à la gare, dormant la nuit à même le sol et attendant leur tour pour qu’on les laisse passer.

Nous avons gagné la rue avec difficulté. Là, des hordes de femmes et d’enfants se sont rués sur nos affaires, essayant de les tirer sur leurs traîneaux et nous affirmant qu’ils transporte-

raient nos effets n'importe où pour une somme minime. « Un peu de pain, petit père ! mendiaient les enfants. Juste un petit peu, pour l'amour du ciel ! »

Il faisait très froid, et une épaisse couche de neige recouvrait le sol. Les enfants, frissonnants, tapaient leurs pieds l'un contre l'autre pour se réchauffer. Leurs petits visages émaciés étaient bleus et pincés, certains garçons allaient pieds nus sur les marches gelées.

« Ils ont l'air affamés, et pauvrement vêtus, ai-je observé.

— Pas plus qu'on ne le voit dans les gares de Londres, a répliqué Lansbury d'un ton sec. Vous êtes hypercritique, Berkman. »

Une voiture du ministère des Affaires étrangères nous a emmenés jusqu'à une grande maison entourée d'une haute grille devant laquelle étaient postés des gardes – l'ancienne résidence de Y., le roi du sucre de la Russie, qu'occupe désormais Karakhan.

Une demeure grandiose, avec des tapis coûteux, des tapisseries rares et des tableaux. Le jeune homme qui nous a accueilli et s'est présenté comme étant le secrétaire de Tchitcherine a installé Lansbury et Barry dans l'aile ouest. « Je regrette qu'on n'ait pas de chambre libre pour vous, m'a-t-il dit. Nous ne vous attendions pas. Mais je vais vous envoyer à la *Kharitonenski*. »

Cette dernière s'est révélée être une maison d'hôtes soviétique, située dans la rue éponyme. Après avoir appartenu à un marchand allemand, elle a été nationalisée et sert à loger les délégués et les visiteurs venant d'autres régions du pays.

À la *Kharitonenski*, on m'a informé que le *commandant* de la maison était absent, et que rien ne pouvait être décidé sans ses ordres. J'ai attendu deux heures, et lorsque le commandant a fini par arriver, il m'a dit qu'il n'avait pas été prévenu de mon arrivée, n'avait reçu aucune instruction pour me préparer une chambre et que, d'ailleurs, aucune n'était libre.

Dilemme. Un étranger dans une ville sans hôtels ni pensions, et impossible d'obtenir un logement sans avoir un ordre de l'une ou l'autre des institutions soviétiques. Comme je n'avais pas été invité ou envoyé à Moscou par un service gouvernemental, je ne pouvais pas compter sur eux pour me trouver une chambre. Moscou est affreusement surpeuplée, et les services gouvernementaux qui se multiplient ont sans cesse besoin de nouveaux locaux. Les visiteurs qui ne trouvent pas de place passent souvent la nuit à la gare, m'a expliqué le *commandant*. Je m'apprêtais à suivre son conseil quand un homme avec une toque de fourrure blanche dont les oreillettes lui tombaient aux genoux nous a approchés. Un Sibérien, ai-je pensé en voyant son costume.

« Si le commandant n'y voit pas d'objection, peut-être pourriez-vous partager ma chambre en attendant qu'une autre se libère ? a-t-il proposé d'un ton plaisant dans un bon anglais.

Après avoir examiné mes papiers, le commandant y a consenti, et j'ai été installé dans la grande chambre bien chauffée de mon ami.

Il me regarde attentivement, puis me demande : « Vous êtes de San Francisco ?

— Oui, j'ai vécu là-bas. Pourquoi cette question ?

— Vous vous appelez bien Berkman ?

— Oui.

— Alexandre Berkman ?

— Oui. »

Il me prend dans ses bras et m'embrasse trois fois à la russe. « Mais je vous connais ! dit-il. J'ai vécu à Frisco moi aussi. Je vous ai croisé plein de fois à des réunions ou à des conférences. Vous ne vous souvenez pas de moi ? Je m'appelle Sergueï. J'habitais à Russian Hill. Non, bien

sûr, vous ne vous rappelez pas... Eh bien, je suis rentré en Russie au début de la révolution de Février, en passant par le Japon. Je me suis rendu en Sibérie, à Sakhaline et dans l'Est, et là, je suis venu faire mon rapport au Parti.

— Vous êtes communiste ?

— Bolchevik, répond-il en souriant. Mais pas membre du Parti. Avant, j'étais socialiste-révolutionnaire de gauche, mais je suis maintenant proche des communistes, j'ai travaillé avec eux depuis la révolution. »

Et il m'a repris dans ses bras.

Chapitre 5. La maison d'hôtes

25 février. – La vie à la *Kharitonenski* est intéressante. C'est une *ossobniak* (maison privée), grande et spacieuse, qui héberge un grand nombre de délégués et d'invités. Aux heures des repas, nous nous retrouvons dans la salle à manger commune, meublée dans le goût bourgeois d'un marchand allemand typique. La maison a traversé la révolution sans subir de dommages. Rien n'a été touché ; même le portrait à l'huile grandeur nature de l'ancien propriétaire, flanqué de ceux de sa femme et de ses enfants, est resté accroché à sa place. L'atmosphère évoque la respectabilité et la rigueur.

Cependant, l'esprit qui prévaut pendant les repas est différent. Le bout de la table est occupé par V., un officier de l'Armée rouge en uniforme de coupe anglaise. Il est le chef de la délégation ukrainienne venue « au centre » pour une conférence importante. Un grand type costaud, de pas plus de trente ans, d'allure militaire et aux manières autoritaires. Il a participé à de nombreux combats contre Kaledine et Denikine et a été blessé plusieurs fois. Quand il était encore officier dans l'armée du tsar, il est devenu un révolutionnaire. Par la suite, son parti, les socialistes-révolutionnaires de gauche du Sud, a rallié les communistes d'Ukraine.

À côté de lui est assis K., cheveux et barbe noirs, membre de la Rada centrale à l'époque où celle-ci a été dissoute par Skoropadski avec l'aide des baïonnettes allemandes. À sa droite se trouve un autre délégué ukrainien, un étudiant à la barbe noire soyeuse, le seul à comprendre l'anglais. L'éditeur du journal communiste de Kiev et deux jeunes femmes sont également à la table.

Un des visiteurs étrangers, « Herman », est un Allemand d'âge mûr qui a grisonné et vieilli dans la lutte révolutionnaire. Il a été envoyé par la minorité de la Ligue spartakiste pour réclamer le soutien moral et financier des bolcheviks, mais Radek, se plaint-il, refuse de reconnaître la minorité rebelle. Près de H. est assis le jeune L., un IWW américain, qui a rejoint la Russie en vagabondant, sans passeport ni argent. Sont également présents plusieurs correspondants de Suède, de Hollande et d'Italie, deux Japonais et un communiste coréen qui a été fait prisonnier en Sibérie suite à je ne sais quel malentendu.

Le samovar fume sur la table ; une jeune femme plantureuse nous sert. Elle a les joues rouges d'une paysanne, mais son attitude est libre et naturelle, et elle utilise le mot *tovarichtch* avec une facilité qui montre qu'elle a un sens développé de l'égalité. À partir de bribes des propos qu'elle échange avec les convives, j'en déduis qu'elle a travaillé dans une fabrique de chaussures avant d'entrer au service de l'ancien propriétaire de la maison, avant la révolution, et qu'elle est restée dans l'*ossobniak* après que celle-ci a été nationalisée. Elle se dit bolchevique et parle avec familiarité du déroulement des réunions du cercle communiste des femmes, que souvent elle préside.

Elle semble personnifier le grand bouleversement révolutionnaire : le maître chassé de la maison, la servante devient l'égale des invités, tous *tovarichtchi* dans une cause commune.

De l'ersatz de thé ou de café est servi le matin – impossible de faire la différence. Le petit-déjeuner consiste en plusieurs petites tranches de pain noir avec un peu de beurre et, de temps à autre, une fine couche de fromage. Au déjeuner, nous avons une soupe claire de poissons ou de légumes ; parfois, il y a aussi un morceau de viande, bouillie ou frite. Le dîner est semblable au petit-déjeuner. Je sors de table affamé, mais, heureusement, il me reste des crackers américains. Tout le monde regarde d'un air anxieux s'il n'y a pas une place inoccupée à la table. Je lis dans

leurs yeux l'espoir non dissimulé que la personne qui manque ne viendra pas, auquel cas il y aura un peu plus de soupe pour les autres.

Les Ukrainiens apportent à table des « colis personnels » – des morceaux de *salo* (gras) ou de la saucisse de porc, enveloppés dans des feuilles de papier qui sont écrites des deux côtés. Hier, j'ai jeté un coup d'œil sur ces emballages. Il s'agissait d'une lettre circulaire de la police tsariste, qui décrivait un homme accusé du meurtre de son frère. Elle avait été à l'évidence arrachée à un registre. Le papier est si rare que même les vieux journaux sont trop précieux pour servir d'emballage.

Les Ukrainiens ne proposent jamais leurs délices à leurs voisins de table. Aujourd'hui, au déjeuner, j'ai posé ma boîte de lait condensé devant mon voisin, mais il a fallu que j'insiste avant qu'il ose en mettre un peu dans son café. Je lui ai ensuite demandé de le faire passer. Consterné, il a protesté : « *Tovarichtch*, gardez-le pour vous, vous en aurez besoin ! » Tous les autres ont d'abord décliné, mais leur regard brûlait d'envie de goûter au « produit américain ». La boîte a rapidement été vidée au milieu des claquements de lèvres ravis et des superlatifs slaves admiratifs. « Miraculeux ! Vénérable ! » se sont-ils extasiés.

Je passe de longs moments avec les Ukrainiens, qui m'apprennent beaucoup de choses sur leur pays, son histoire, sa langue et son long combat révolutionnaire. La plupart des délégués, bien que jeunes, sont de vieux révolutionnaires. Ils ont œuvré « dans la clandestinité » sous le tsar, ont pris part à de nombreuses grèves et soulèvements, et se sont battus contre le gouvernement provisoire. Plus tard, vers la fin de l'année 1917, quand la Rada (Conseil suprême d'Ukraine) a tourné réactionnaire et a fait cause commune avec Kaledine et Krasnov, deux généraux Blancs notoires, ces délégués ont aidé les bolcheviks à les combattre. Puis sont arrivés l'invasion allemande et l'hetman Skoropadski. Ces mêmes hommes se sont ensuite battus contre le Directoire et Petlioura, son dictateur, après que ce dernier a renversé l'hetman. Pour finir, ils ont rejoint le Parti communiste en faisant la guerre contre Denikine et ses forces contre-révolutionnaires.

Une longue lutte désespérée, pleine de souffrance et de malheur. La plupart ont perdu des proches et des êtres chers tombés aux mains des Blancs. Les trois frères du membre de la Rada sont morts au cours des divers combats. La jeune femme de l'étudiant a été violée et tuée par un officier de Denikine, pendant que son mari attendait d'être exécuté. Il a réussi par la suite à s'échapper de prison. Il m'a montré la photo de sa femme qui trône sur son bureau dans sa chambre. Une beauté radieuse. Ses yeux se sont embués de larmes pendant qu'il me racontait sa triste histoire.

De nombreux visiteurs passent voir les Ukrainiens. Il n'y a pas de système de *propusk* (document spécifique à présenter) à la *Kharitonenski*, les gens vont et viennent librement. J'ai fait des rencontres intéressantes et passé de longues heures à écouter les délégués ukrainiens échanger leurs expériences avec leurs amis russes. Certains jours sont comme un kaléidoscope de la révolution, montrant tour à tour de nouvelles facettes de nuances et d'éclats panachés : incidents émouvants au cours de luttes et de dissensions, récits de martyres et d'exploits héroïques. Ils donnent à voir l'obscurité des cachots tsaristes, éclairés soudain par les flammes de la révolution de Février, et l'enthousiasme glorieux de la libération. La joie incomparable de la liberté, puis la tristesse des grands espoirs inaccomplis, et la liberté qui reste un mot vide. Et de nouveau les soulèvements de protestation, les soldats fraternisant avec l'ennemi, et enfin les grandes journées

d'Octobre qui chassent le capitalisme et la bourgeoisie hors de Russie, et font entrer un nouveau monde et une nouvelle humanité.

Ces hommes me remplissent d'émerveillement et d'admiration. Les ouvriers et les soldats ordinaires, auparavant esclaves muets, sont aujourd'hui les maîtres de leur destin, les dirigeants de la Russie. Il y a de la dignité dans leur comportement, leur indépendance et leur détermination – l'esprit de l'assurance qui vient avec le combat et la pratique de l'initiative. Les feux de la révolution ont forgé des hommes nouveaux, de nouvelles personnalités.

Chapitre 6. Tchitcherine et Karakhan

24 février. – Il était trois heures du matin. Au ministère des Affaires étrangères, les correspondants de presse étaient là, et les visiteurs viennent voir Tchitcherine sur rendez-vous. Le commissaire du peuple aux Affaires étrangères a transformé la nuit en jour.

J'ai rencontré Tchitcherine assis à son bureau dans une grande pièce glaciale, un vieux châle enroulé autour du cou. Il m'a presque aussitôt demandé « dans combien de temps on pouvait espérer la révolution aux États-Unis ». Quand j'ai répondu que les ouvriers américains étaient encore trop sous la coupe des dirigeants réactionnaires, il m'a traité de pessimiste. Dans une époque révolutionnaire comme la nôtre, estime-t-il, la confédération syndicale doit très vite adopter une attitude plus radicale. Il s'est dit plein d'espoir que des développements révolutionnaires surviendraient en Angleterre et en Amérique dans un proche avenir.

Nous avons parlé de l'International Workers of the World, Tchitcherine disant qu'il pensait que j'exagérais son importance en tant que seul mouvement prolétarien révolutionnaire en Amérique. Il considère que le Parti communiste de ce pays a une influence et une importance beaucoup plus grande. Il m'a expliqué qu'il avait rencontré récemment plusieurs communistes américains qui l'ont renseigné sur le travail et la situation révolutionnaire aux États-Unis.

Un secrétaire entre en apportant une feuille dactylographiée, Tchitcherine l'examine avec attention et procède à quelques corrections. Son châle n'arrête pas de glisser sur la feuille, et il le rejette sur son épaule d'un geste impatient. Il relit le document et effectue de nouvelles corrections, l'air mécontent. « Affreusement confus ! marmonne-t-il, agacé.

— Je vais le faire retaper tout de suite », dit le secrétaire en reprenant la feuille.

Tchitcherine la lui arrache de la main, et sans ajouter un mot de plus, sa longue silhouette courbée disparaît derrière la porte. J'entends son pas pressé et nerveux résonner dans le couloir.

« On est habitué à ses façons, dit le secrétaire sur un ton d'excuse.

— Je l'ai croisé dans l'escalier sans manteau ni chapeau au moment où je suis monté, dis-je.

— Il passe son temps entre le deuxième et le quatrième étage ! s'exclame le secrétaire. Il tient à apporter lui-même chaque papier à la salle de radio. »

Tchitcherine revient, tout essoufflé, et reprend la conversation. Des messagers et des coups de téléphone n'arrêtent pas de nous interrompre, et Tchitcherine répond lui-même à chaque appel. Il a l'air préoccupé et a du mal à reprendre le fil de notre discussion.

« Tous nos efforts doivent tendre vers la reconnaissance, dit-il, et surtout, il faut lever le blocus. » Sur ce point, il espère beaucoup de l'attitude amicale des ouvriers à l'étranger, aussi est-il content d'apprendre que le sentiment aux États-Unis ne fait que croître en faveur du rappel des troupes américaines de Sibérie.

« Personne ne veut la paix autant que la Russie, dit-il avec emphase. Si les Alliés retrouvaient leur bon sens, nous ferions bientôt du commerce avec eux. Nous savons que les milieux d'affaires en Angleterre et en Amérique sont impatients d'avoir cette opportunité.

Le problème avec les Alliés, enchaîne-t-il, c'est qu'ils ne veulent pas comprendre qu'on a le pays derrière nous. Ils s'accrochent à l'espoir qu'un général Blanc va rallier le peuple sous son drapeau. Un espoir vain et stupide, car la Russie est fermement pour le gouvernement soviétique.

»

Je lui relate l'expérience des expulsés du *Buford* à la frontière finlandaise, puis je lui fais part de la requête d'un certain correspondant américain que j'ai rencontré là-bas afin d'être admis en Russie.

« Il travaille pour un journal bourgeois, commente Tchitcherine en rappelant que l'homme s'est vu refuser un visa soviétique. Pour quelle raison le redemande-t-il ?

— Il m'a chargé de vous dire que son journal était le premier en Amérique à avoir une attitude amicale envers les bolcheviks. »

Tchitcherine paraît intéressé et promet de reconsidérer sa demande.

« J'aurais aussi besoin de "papiers" de votre part, dis-je en blaguant, expliquant que je suis sans doute la seule personne en Russie soviétique à ne pas avoir de "papiers", vu que j'ai quitté Petrograd avant qu'on en ait donné aux expulsés du *Buford*. Il rit de me savoir « non identifié », puis il me rappelle la manifestation qu'avaient organisée des marins et des ouvriers de Kronstadt au cirque Tshinizelli à Petrograd, en 1917, pour protester contre le fait que j'avais été « identifié » dans l'affaire Mooney et extradé en Californie.

Il a ordonné à son secrétaire de préparer un « petit papier » à mon intention, qu'il a ensuite signé, en remarquant qu'il y avait beaucoup de travail au ministère des Affaires étrangères, et qu'il espérait que je les aiderais avec les traductions.

Quand j'ai regardé le document, j'ai vu qu'il y était fait référence en termes très favorables au « célèbre révolutionnaire américain », mais que nulle part n'était mentionné le fait que j'étais anarchiste. Avait-il évité de le préciser délibérément ? Je me suis posé la question. Quelle raison y aurait-il eu de faire cela en Russie soviétique ? J'ai eu l'impression qu'on jetait un voile discret sur ma personnalité.

Plus tard dans la journée, j'ai rendu visite à Karakhan. Grand, séduisant et soigné, il était tranquillement assis dans un bureau somptueux, les pieds posés sur une belle peau de tigre. Son allure confirmait ce qu'on disait de lui en plaisantant. J'avais entendu parler de lui dans l'anti-chambre. Quelqu'un avait dit : « Un bolchevik qui porte des gants blancs avec grâce. »

Karakhan m'a demandé de parler en russe. « La nature ne m'a donné aucun talent pour les langues », a-t-il dit. Nous avons discuté de la situation des ouvriers à l'étranger, et il a exprimé sa confiance dans la rapide faillite du capitalisme international. Il était enthousiaste de « l'influence croissante du Parti communiste en Angleterre et en Amérique », et a paru très mécontent lorsque j'ai souligné que son optimisme était tout à fait injustifié par l'état actuel de la situation. Il m'a écouté avec un sourire d'incrédulité polie pendant que je parlais de la réaction qui avait suivi la guerre et de la persécution du radicalisme aux États-Unis. « Mais les ouvriers d'Angleterre et d'Amérique, inspirés par les communistes, vont obliger leurs gouvernements à lever le blocus », a-t-il insisté. J'ai essayé de lui faire comprendre que la Russie devait se décider à ne compter que sur elle-même pour reconstruire sa vie économique. « Naturellement, naturellement », a-t-il acquiescé, mais son ton manquait de conviction.

« Notre espoir réside dans la levée du blocus, a-t-il répété, et dans le développement rapide de nos industries. Pour l'instant, nous sommes handicapés par le manque de machines et de travail qualifié. »

En évoquant la paysannerie, Karakhan m'a affirmé que les fermiers profitaient de la révolution plus que n'importe quelle autre partie de la population. « Et dans les villages, s'est-il exclamé, vous trouverez des meubles tapissés, des miroirs français, des gramophones et des pianos que la ville leur a donnés en échange de nourriture ! Les objets luxueux des demeures ont été transférés dans les taudis ! a-t-il dit en riant, ravi de son *bon mot*, tout en caressant d'un geste gracieux sa barbe noire impeccablement taillée. Nous avons déclaré la guerre aux palais et la paix aux chaumières. Et le *muzhik* (moujik) vit à présent comme un *barin* (maître). Mais le paysan russe est arriéré et profondément imprégné de l'esprit petit-bourgeois de la possession. Les *kulaki* (paysans aisés) refusent souvent de contribuer en donnant leur surplus, mais il faut bien nourrir l'armée et le prolétariat des villes. Nous avons par conséquent été obligés de recourir à la *razvyorstka* (réquisition) – un système déplaisant, auquel nous a contraints le blocus des Alliés. Les paysans doivent accomplir leur part pour soutenir les soldats et les ouvriers qui sont à l'avant-garde de la révolution, et dans l'ensemble, ils le font. De temps en temps, des *muzhiki* résistent à la réquisition, et dans ces cas-là, on fait appel aux militaires. Ce sont là de malheureux exemples, mais pas très fréquents. Ils se produisent en général en Ukraine, notre région la plus riche en blé et en maïs, où les paysans sont en majorité des *kulaki*. »

Avant de poursuivre, Karakhan a allumé un cigare. « Naturellement, quand il y a réquisition, le gouvernement paie. C'est-à-dire qu'il remet au paysan un reçu écrit comme preuve de sa bonne foi. Ces "documents" seront honorés dès que la guerre civile aura pris fin et que notre vie économique aura repris. »

La conversation a ensuite porté sur les récentes arrestations à Moscou suite à un complot contre-révolutionnaire mis au jour par la Tcheka. « Oh, oui, ils continuent à comploter ! » a souri Karakhan. Il est resté songeur un instant avant d'ajouter : « Nous avons aboli la peine capitale, mais, dans certains cas, il faut faire des exceptions. »

Il s'est calé confortablement dans son fauteuil et a enchaîné : « Il ne faut pas être sentimental. Je me souviens à quel point ça a été dur pour moi, en 1917, lorsque j'ai dû aller arrêter moi-même mes anciens copains de collègue. Oui, de mes propres mains – il a tendu ses mains, blanches et soignées –, mais que voulez-vous ? La révolution nous impose des devoirs stricts. Il ne faut pas être sentimental » a-t-il répété.

La conversation est ensuite passée à l'Inde, Karakhan observant qu'un délégué de ce pays venait d'arriver. Le mouvement là-bas était révolutionnaire, quoique de caractère nationaliste, selon lui, et pouvait être exploité en vue de contenir l'Angleterre. Apprenant que, pendant que j'étais en Californie, j'avais été en contact avec les révolutionnaires et anarchistes hindous de l'organisation *Hindustan Ghadar*, il a suggéré qu'il serait opportun d'entrer en communication avec eux. J'ai promis de m'en occuper.

Chapitre 7. Le marché

J'aime sentir la neige gelée crisser sous mes pieds. Les rues sont animées et grouillent de monde – le contraste est saisissant avec Petrograd qui m'a fait l'impression d'un cimetière. Comme les trottoirs étroits sont bombés et glissants, tout le monde marche au milieu de la rue. Un rare tram passe de temps à autre, quelques voitures roulent ici et là en grinçant. Les gens sont mieux habillés qu'à Petrograd et n'ont pas l'air aussi pâles et exténués. On voit plus de soldats et de personnes vêtues de cuir. Des hommes de la Tcheka, me dit-on. Presque tout le monde transporte un paquet sur le dos ou tire un petit traîneau chargé d'un sac de pommes de terre d'où s'égoutte un liquide noirâtre. Ils marchent d'un air préoccupé et avancent péniblement.

En tournant à l'angle de la rue Myasnitskaïa, j'aperçois une grande affiche jaune sur le mur. Mon œil est attiré par le mot *Prikaz* (ordre) en grosses lettres rouges – instinctivement, j'associe ce terme à l'ancien régime. L'affiche est rédigée dans un style familier, les formules « J'ordonne » ou « J'exige » répétées avec la fréquence habituelle dans les anciens décrets de police. Je lis : « J'ordonne aux citoyens de Moscou... ». Citoyens ? Je cherche la date. Il est écrit 15 janvier 1920, et c'est signé par le commissaire de la milice. Le *prikaz* me rappelle le règne des gendarmes et des Cosaques, ce qui me déplaît. Je pense que la révolution devrait trouver un autre langage.

Je suis passé devant la place Rouge où les héros de la révolution sont enterrés le long du mur du Kremlin. Des milliers d'autres, tout aussi dévoués et héroïques, gisent dans des tombes anonymes à travers tout le pays et sur les fronts. Le nouveau monde n'est pas né sans douleur. La Russie souffre encore énormément de la faim et de la misère, un héritage du passé que la révolution est venue abolir à tout jamais.

Sur le mur de l'ancienne Douma, près de la porte Tverskaïa, je lis la phrase gravée dans la pierre : « La religion est l'opium du peuple. » Mais dans la chapelle voisine se déroulait une messe, et l'endroit était noir de monde. Le prêtre en soutane, ses cheveux longs lui tombant dans le dos, psalmodiait la litanie gréco-catholique. Les fidèles agenouillés sur le sol glacé, en majorité des femmes, n'arrêtaient pas de se signer. Plusieurs hommes, habillés pauvrement et tenant des sacs, sont entrés discrètement, se sont inclinés et ont fait le signe de croix avec révérence.

Un peu plus loin, je suis tombé sur un marché, l'historique Okhotny Ryad, en face de l'hôtel National. D'un côté s'alignent des petits stands, de l'autre, des magasins plus prétentieux, et au milieu, le trottoir – tout est resté comme par le passé. On proposait du poisson et du beurre, du pain et des œufs, de la viande, des bonbons et des produits cosmétiques – une page vivante de la vie que la révolution a abolie. Une vieille femme aux traits finement ciselés, vêtue d'un manteau élimé, restait là debout sans bouger en tenant un vase japonais. Près d'elle se trouvait une autre femme, plus jeune et l'air d'une intellectuelle, avec un panier contenant des verres à vin en cristal d'une rare qualité. À l'angle, des petits garçons et des petites filles vendaient des cigarettes et des *lepyoshki*, une sorte de crêpe aux pommes de terre, et plus loin, j'ai aperçu un attroupement autour d'une vieille femme qui servait du *tchtchi* (soupe aux choux) dans une marmite.

« Cinq, cinq ! criait-elle d'une voix rauque. Du *tchtchi* délicieux pour seulement cinq kopeks ! »

De la marmite fumante montait une odeur appétissante. « Donnez-m'en une assiette, je lui demande en lui tendant un rouble.

— Dieu soit avec toi, petit oncle ! répond-elle en me jetant un regard méfiant. Ça coûte une pièce de cinq, cinq kopeks. »

— Voilà un rouble entier », je réplique.

La foule éclate de rire. « Elle veut dire cinq roubles, explique quelqu'un. Un rouble vaut seulement un kopek.

— Ça ne les vaut pas non plus ! » lance un petit galopin.

La soupe brûlante répand une chaleur agréable dans tout mon corps, mais le goût du *vo-blia* (poisson) est infect. Je tends le bras pour rendre l'assiette.

« Permettez-moi, s'il vous plaît », dit alors un homme à mes côtés. D'un certain âge, il faisait à l'évidence partie de l'intelligentsia et parlait avec l'accent d'un Russe cultivé. Ses yeux noirs brillants ressortaient au milieu de son visage d'une pâleur malade. « Avec votre permission », répète-t-il en montrant l'assiette.

Je la lui donne. Avidement, comme un homme affamé, il engloutit le *tchtchi* brûlant en attrapant le dernier morceau de chou. Puis il me remercie abondamment.

J'aperçois un gros livre sous son bras. « Vous l'avez acheté ici ?

— Ah non, c'est impossible ! J'essaie de le vendre depuis ce matin. Je suis ingénieur civil, et c'est un de mes derniers, dit-il en tapotant le livre avec affection. Mais, excusez-moi, je dois filer au magasin avant qu'il ne soit trop tard. Ils ne m'ont pas donné de pain depuis deux jours. Je vous suis extrêmement obligé. »

Je sens soudain qu'on me tire par le coude. « Achetez des cigarettes, petit oncle ! » — une jeune fille, d'une extrême maigreur, me tend sa main. Ses doigts raidis de froid tiennent maladroitement quelques cigarettes posées à même sa paume. Sans chapeau ni manteau, elle n'a qu'un vieux châle serré sur son corps menu.

« Achetez, *barin* ! me supplie-t-elle d'une petite voix.

— Comment ça, *barin* ? s'énerve une fille à côté. Il n'y a plus de *barin* (maître), on est tous des *tovarichtchi*, maintenant ! Tu ne le sais donc pas ? » la réprimande-t-elle gentiment.

Elle est belle, n'a pas plus de dix-sept ans, et ses lèvres rouges contrastent avec la pâleur de son visage. Sa voix est douce et musicale, sa façon de parler agréable.

Ses yeux se posent un instant sur moi, puis elle m'entraîne à l'écart.

« Achetez moi un peu de pain blanc, dit-elle, avec humilité mais sans aucune honte. Pour ma mère qui est malade.

— Vous ne travaillez pas ?

— Je ne travaille pas ! s'exclame-t-elle avec un certain dépit. Je tape à la machine au *sov-narkhoz*, mais on ne reçoit plus qu'une demi-livre de pain, et pas grand-chose d'autre. »

Des cris retentissent. J'entends claquer des sabres. « *Oblava* (raid) ! *Militsioneri* ! » Des hommes armés viennent d'encercler le marché.

Les gens sont terrorisés. Certains veulent fuir, mais le cercle des miliciens ne laisse partir personne sans qu'il ait d'abord montré ses papiers. Les soldats, bourrus et impérieux, lâchent des jurons grossiers en traitant les gens brutalement.

Un *militsioner* a renversé la marmite de *tchtchi* d'un coup de pied et tire la vieille femme par le bras qui supplie : « Laissez-moi prendre ma marmite, petit père, laissez-moi la prendre !

— On va t'en faire voir des marmites, sale spéculatrice ! » la menace l'homme en la traînant.

— Ne maltraitez pas cette femme ! je m'insurge.

— Vous êtes qui ? Comment osez-vous vous en mêler ? me crie un homme en cuir. Vos papiers ! »

Je lui montre mon formulaire d'identité. Le tchékiste y jette un coup d'œil, et très vite il repère le tampon du ministère des Affaires étrangères et la signature de Tchitcherine. Ses manières changent aussitôt. « Excusez-moi. Laissez passer le *tovarichtch* étranger ! » ordonne-t-il à ses soldats.

Dans la rue, les miliciens emmenaient leurs prisonniers. Devant et derrière eux marchaient des soldats, leurs fusils à baïonnette tenus à l'horizontale, prêts à tirer, et de chaque côté, des hommes de la Tcheka, le revolver pointé dans le dos des prisonniers. J'ai aperçu la femme qui vendait de la soupe et le grand ingénieur, son gros livre toujours sous le bras. J'ai vu la vieille dame aristocrate à l'arrière de la file, les deux filles à qui j'avais parlé, et plusieurs jeunes garçons, certains pieds nus.

Je me suis tourné vers le marché. De la porcelaine brisée et des dentelles déchirées jonchaient le sol, des cigarettes et des *lepyochki* étaient éparpillés sur la neige, piétinés par des bottes boueuses, et des chiens rapaces se battaient pour des restes de nourriture. Des enfants et des femmes se cachaient sous les porches des immeubles d'en face, suivant des yeux les soldats qui montaient la garde devant le marché. Le butin pris aux marchands était en train d'être entassé par les tchékistes.

J'ai regardé vers les magasins. Ils étaient restés ouverts, ils n'avaient pas été raziés.

Le soir, j'ai dîné à l'hôtel National avec plusieurs amis communistes qui m'avaient connu en Amérique. J'ai profité de cette occasion pour attirer leur attention sur la scène dont j'avais été témoin au marché. Au lieu de s'indigner, comme je m'y attendais, ils m'ont reproché ma « sentimentalité ». Ils m'ont dit qu'il ne fallait avoir aucune pitié avec les spéculateurs. Le commerce devait être éradiqué ; acheter et vendre cultive la psychologie de la petite bourgeoisie. Il devrait être supprimé.

« Vous appelez ces garçons qui vont pieds nus et ces vieilles femmes des... spéculateurs ? protesté-je.

— De la pire espèce, répond R., un ancien membre du Parti ouvrier socialiste des États-Unis. Ils vivent mieux que nous, mangent du pain blanc et ont de l'argent planqué.

— Et les magasins ? Pourquoi leur permet-on de rester en activité ?

— On les a fermés pour la plupart, dit K., commissaire de la Maison des soviets. Il n'en restera bientôt plus un seul ouvert.

— Écoute, Berkman, dit D., un dirigeant influent des syndicats ouvriers, en manteau de cuir, tu ne connais pas ces pauvres vieux et ces pauvres vieilles, comme tu les appelles ! Dans la journée, ils vendent des *lepyochki*, mais, le soir, ils trafiquent des diamants et des devises. Chaque fois qu'on fouille leurs maisons, on trouve des objets de valeur et de l'argent. Crois-moi, je sais de quoi je parle. J'ai été en charge moi-même de ces opérations de fouille. »

Il me regarde d'un air grave, puis reprend : « Je te le dis, ces gens sont des spéculateurs invétérés, il n'y a aucun moyen de les arrêter. Le mieux, c'est de les aligner contre un mur et de les fusiller – *razstrelyat* ! dit-il en élevant la voix, de plus en plus énervé.

— Ce n'est pas sérieux ? je rétorque.

— Non ? Ah bon ? hurle-t-il avec rage. On le fait tous les jours !

— Mais la peine capitale a été abolie.

— On y recourt rarement, dit R. pour tenter d'apaiser les choses. Et uniquement dans la zone militaire. »

Le tchékiste du travail m'a lancé un regard froid et hostile.

« Défendre la spéculation est contre-révolutionnaire », a-t-il conclu en quittant la table.

Chapitre 8. À la Moskkomune

Le commissaire de notre *ossobniak*, qui doit faire le plein de provisions, m'a proposé de l'accompagner à la *Moskkommune*. Il s'agit d'un grand centre d'alimentation, une énorme organisation qui nourrit Moscou et ses environs. Ses trains ont la priorité sur toutes les lignes de chemin de fer et transportent des denrées en provenance de régions aussi lointaines que la Sibérie ou le Turkestan. Pas une seule livre de farine ne peut sortir d'un « magasin » – les points de distribution répartis dans toute la ville – sans un ordre signé et contresigné par les divers bureaux de la *Kommune*. Chaque « distributeur » reçoit de ce centre la quantité qu'il lui faut pour répondre aux demandes de tel ou tel quartier, en fonction de la norme autorisée concernant le pain et d'autres cartes de rationnement.

La *Moskkommune* est l'institution la plus populaire et la plus active, une véritable ruche où grouillent des milliers d'employés, occupés à déterminer les différentes catégories de *pyock* et à délivrer des « autorisations ». En plus des rations de pain, de sucre, de thé, etc., que lui donne le « magasin » de son quartier, le citoyen a droit aussi à une ration dans l'institution qui l'emploie. Actuellement, les soldats et les marins reçoivent 1,2 kg de pain par jour, les employés du Soviet 1,3 kg tous les deux jours, et ceux qui ne travaillent pas – parce qu'ils sont âgés, malades ou handicapés, autres que les militaires – ont droit à 200 g. Il existe des catégories spéciales de *pyock* « privilégiées » ; une ration académique destinée aux vieux scientifiques et professeurs dont l'État reconnaît les mérites, et également aux vieux révolutionnaires qui ne s'opposent pas activement aux communistes. Il y a des *pyock* « privilégiées » dans les institutions importantes telles que le *Komintern* (la III^e Internationale), le *Narkominodel* (Affaires étrangères), le *Narkomput'* (Commissariat des chemins de fer), le *Sovnarkhoz* (Soviet de l'économie publique) et d'autres. Les membres du Parti communiste ont la possibilité d'obtenir des rations supplémentaires auprès de leurs organisations communistes, une préférence leur étant accordée dans les services qui délivrent des vêtements. Il y a aussi la *Sovnarkom pyock*, la meilleure à avoir, réservée aux officiels communistes, aux commissaires, à leurs premiers assistants et à d'autres fonctionnaires haut placés. Les Maisons des Soviets, où sont logés les visiteurs étrangers et les délégués influents, comme l'*ossobniak* de Karakhan ou l'hôtel Lux, ont droit à des réserves de nourriture spéciale, lesquelles comprennent des matières grasses et des féculents (beurre, fromage, viande, sucre, confiseries, etc.), ce que le citoyen moyen ne reçoit que très peu.

J'ai discuté du problème avec notre commissaire de maison, qui est un homme de parti dévoué. « L'essence du communisme, c'est l'égalité, lui ai-je dit. Il ne devrait exister qu'une seule sorte de *pyock* pour que tout soit partagé équitablement.

— Le RKP (Parti communiste) en a décidé ainsi il y a longtemps, et c'est bien comme ça, me répond-il.

— Mais comment est-ce que ça peut l'être ? Une personne reçoit une *pyock* généreuse, plus qu'il ne faut pour vivre, une autre moins qu'il n'est indispensable, et une troisième presque rien. Vous avez un nombre infini de catégories.

— Ma foi, les hommes de l'Armée rouge qui sont au front doivent avoir plus que les citadins. Ce sont eux qui livrent les plus durs combats. Le soldat qui est chez lui doit également être encouragé, tout comme le marin, car ils sont la colonne vertébrale de la révolution. Et puis, les officiers responsables méritent de manger un peu mieux. Regardez comment ils travaillent, seize

heures par jour ou plus, en consacrant tout leur temps et leur énergie à la cause. Les employés des institutions importantes comme le *Narkomput* et le *Narkominodel* doivent bénéficier de certains privilèges. Par ailleurs, beaucoup de choses dépendent de la façon dont telle ou telle institution est organisée. Plusieurs parmi les plus grosses se procurent une bonne partie de leurs réserves directement auprès des paysans, en passant par des représentants spéciaux et les coopératives.

— Si quelqu'un doit bénéficier d'un privilège, ce devrait être à mon avis les ouvriers, répliqué-je. Mais leur *pyock* est quasiment la pire.

— Qu'est-ce qu'on y peut, *tovarichtch* ? S'il n'y avait pas ces maudits Alliés et le blocus, on aurait de quoi nourrir tout le monde, dit-il d'un air désolé. Mais ça ne durera plus longtemps. Avez-vous lu dans les *Izvestia* qu'une révolution était sur le point d'éclater en Allemagne et en Italie ? Le prolétariat européen nous viendra bientôt en aide.

— J'en doute, mais espérons-le ! D'ici là, on ne peut pas rester là à attendre que des révolutions aient lieu je ne sais où. Nous devons employer nos efforts à remettre le pays sur pied. »

Le tour du commissaire dans la file est arrivé, et on l'a appelé dans un bureau. Nous avons attendu plusieurs heures dans les couloirs de différents services. On aurait dit qu'il fallait passer quasiment chaque porte avant de réunir un nombre suffisant de *resolutsyi* (approbations) et d'obtenir l'« ordre » final pour se procurer des approvisionnements. Il y avait un mouvement constant de demandeurs et d'employés allant d'un bureau à l'autre, tout le monde râlant et poussant vers le début de la file. Les hommes qui attendaient veillaient de près à ce que personne ne passe devant eux. Souvent, quelqu'un filait tout droit à la porte du bureau et essayait d'entrer sans faire la queue.

« À la queue, à la queue ! s'écriaient aussitôt les autres. Quel soursis ! On patiente ici depuis des heures, et lui qui vient d'arriver, il veut déjà entrer !

— Je suis *vne otcheredi* (dispensé de queue), répondait l'homme avec dédain.

— Montre ton autorisation ! »

Les uns après les autres, ces hommes et ces femmes *vne otcheredi* arrivaient avec des bouts de papier qui leur assuraient d'être admis immédiatement, tandis que « la queue » s'allongeait sans cesse de plus en plus.

« Je suis là depuis déjà trois heures ! a lancé un ouvrier avec bonne humeur. Regardez-moi, j'ai fait la queue toute la journée d'hier depuis le matin, et pendant tout ce temps, des *vne otcheredi* n'ont pas arrêté d'arriver, si bien qu'il était deux heures du matin quand j'ai enfin passé la porte ! Mais le chef qui était là a regardé la pendule et m'a dit : "C'est terminé pour aujourd'hui, plus d'ordres issus après deux heures du matin. Revenez demain." Ayez pitié ! je l'ai supplié. J'habite à sept verstes d'ici et je me suis levé à cinq heures du matin pour venir. Accordez-moi une faveur, *golubtchik*, rien qu'un trait de votre plume, et ce sera fait. "Va-t-en tout de suite ! m'a répondu cet homme cruel. Je n'ai pas le temps. Reviens demain", et il m'a poussé dehors.

— C'est vrai, c'est vrai ! a confirmé une femme un peu plus loin. J'étais juste derrière vous, et ce sans-cœur n'a pas voulu me laisser entrer non plus ! »

Le commissaire est ressorti du bureau. « C'est bon ? lui ai-je demandé.

— Non, pas encore ». Il a souri d'un air las. « Mais vous feriez mieux de rentrer, sans quoi vous allez rater le dîner. »

À la *Kharitonenski*, Sergueï m'attendait.

« Berkman, tu me laisserais partager ta chambre ?

— Que veux-tu dire ?

— On m'a ordonné de libérer la mienne. Ils m'ont expliqué que mon temps était dépassé.

Je chercherai un autre endroit demain matin, mais en attendant...

— Tu resteras avec moi.

— Et si le commissaire de maison fait une objection ?

— Est-ce qu'on te jettera à la rue par ce froid ? Reste sous ma responsabilité. »

Chapitre 9. Le club de la Tverskaïa

Au club « universaliste » de la rue Tverskaïa, j'ai été surpris de rencontrer « plusieurs expulsés du *Buford*. Ils m'ont raconté qu'ils en avaient eu assez d'attendre qu'on leur assigne un travail à Petrograd et avaient décidé de venir à Moscou. Ils sont logés à la Troisième maison du Soviet, où ils reçoivent moins d'une livre de pain et une assiette de soupe en guise de ration quotidienne. Leur argent américain a été dépensé ; les autorités de Petrograd leur ont donné 18 roubles pour un dollar, mais, à Moscou, ils ont découvert que le taux de change était à 500. « Volé par le grand gouvernement révolutionnaire ! » commente avec amertume Alyosha, le *zapevalo* du bateau.

« On vend nos dernières affaires américaines, dit Vladimir. Heureusement que certains marchés sont encore ouverts !

— Le commerce est interdit, je lui rappelle.

— Interdit ? s'esclaffe-t-il d'un air moqueur. Uniquement aux paysannes et aux gamins qui revendent des cigarettes ! Mais regarde les magasins... Du moment qu'ils paient un pot-de-vin suffisant, ils peuvent rester ouverts autant qu'ils veulent. On n'a jamais vu une telle corruption, même en Amérique ! La plupart des tchékistes sont d'anciens policiers ou gendarmes, et ils empochent un maximum de pots-de-vin. Les miliciens sont des voleurs et des bandits qui ont échappé à l'exécution en entrant dans la nouvelle police. Il me restait quelques dollars quand je suis arrivé à Moscou, et un tchékiste me les a changés. »

Des gens de toutes tendances révolutionnaires se retrouvent au club : des socialistes-révolutionnaires de gauche modérés et les partisans les plus extrêmes de Maria Spiridonova, des maximalistes, des individualistes et des anarchistes de différents bords. Il y a parmi eux des vieux *katorzhane* (bagnards) qui ont passé de longues années en prison ou en Sibérie sous l'ancien régime. Libérés par la révolution de Février, ils ont depuis participé à toutes les grandes luttes. Un des plus célèbres est Barmash, qui avait été condamné à mort par le tsar et qui a réussi à échapper à l'exécution, et qui ensuite a joué un rôle prédominant pendant les événements de février et d'octobre 1917. Askarev, militant dans le mouvement anarchiste à l'étranger pendant des années, est devenu membre du Soviet de Moscou. B. a été député du travail à Petrograd à l'époque de Kerenski. J'en ai rencontré de nombreux autres au quartier général « universaliste », des hommes et des femmes qui ont vieilli dans le combat révolutionnaire.

Il y a au club une grande divergence d'opinions sur la nature et le rôle des bolcheviks. Certains défendent le régime communiste comme une étape inévitable de la « période de transition ». La dictature prolétarienne est nécessaire pour assurer le triomphe total de la révolution. Les bolcheviks ont été contraints de recourir à la *razvyorstka* et à la confiscation, car les paysans refusaient de soutenir l'Armée rouge et les ouvriers. La Tcheka est indispensable pour éliminer la spéculation et la contre-révolution. Mais s'il n'y avait pas le danger constant que représentent les conspirations et la rébellion armée, incitées par les Alliés, les communistes aboliraient les restrictions sévères et autoriseraient une plus grande liberté.

Les éléments les plus extrêmes condamnent l'État bolchevik comme étant la tyrannie la plus absolue, une dictature qui s'exerce *sur* le prolétariat. Le terrorisme et la centralisation du pouvoir aux mains exclusives du Parti communiste, accusent-ils, ont aliéné les masses, limité la croissance révolutionnaire et paralysé toute activité constructive. Ils dénoncent la Tcheka qu'ils

jugent contre-révolutionnaire et qualifient la *razvyorstka* de vol pur et simple, responsable des multiples insurrections paysannes.

Au club, la politique et les méthodes bolcheviques font l'objet de discussions interminables. Des petits groupes se lèvent en menant des conversations animées, et K., l'ancien *Schlüsselburgets*¹ bien connu, harangue des ouvriers et des soldats dans un coin. « La sécurité de la révolution réside dans les masses qui s'y intéressent vraiment, est-il en train de dire. Il n'y avait pas de contre-révolutionnaires quand nous avions des Soviets libres. Chaque homme défendait la révolution, et on n'avait pas besoin de Tcheka. Leur terrorisme a effrayé les ouvriers et a poussé les paysans à se révolter.

— Mais si les paysans refusent de nous donner de la nourriture, comment allons-nous vivre ? demande un soldat.

— Les paysans n'ont jamais refusé tant que leurs Soviets pouvaient traiter directement avec les soldats et les ouvriers, répond K. Mais les bolcheviks ont pris le pouvoir aux Soviets et, bien entendu, les paysans ne veulent pas que leurs produits aillent aux commissaires ou sur les marchés où aucun ouvrier n'a les moyens de les acheter. Ils disent que les commissaires sont gras, mais que les ouvriers meurent de faim.

Les paysans participent à la rébellion dans nos régions, dit un homme grand avec une toque de fourrure. Je viens de l'Oural. Là-bas, la *razvyorstka* a tout pris aux fermiers. Ils n'ont même plus assez de graines à semer au printemps prochain. Dans un village, ils ont refusé de céder et ont tué un commissaire, à la suite de quoi une expédition punitive est arrivée. Ils ont flagellé les paysans, et beaucoup ont été fusillés. »

Le soir, j'ai assisté à la conférence anarchiste au club. Des *dokladi* ont d'abord été lus – des rapports d'activité de style éducatif et propagandiste. Puis il y a eu des discours d'anarchistes d'écoles diverses, tous critiques du régime en place. Certains ont parlé sans détour, en dépit de la présence de plusieurs « suspects », de toute évidence des tchékistes. Les universalistes, un nouveau courant spécifiquement russe, ont pris position au centre ; ils ne manifestent pas autant d'accord avec les bolcheviks que les anarchistes du groupe modéré *Golos Truda*, mais sont moins antagonistes que l'aile extrême. Le discours le plus intéressant a été l'intervention impromptue qu'a faite Rostchine, professeur d'université populaire et vieil anarchiste. Avec une ironie cinglante, il a fustigé la gauche et le centre pour leur attitude tiède, quasi antagoniste, vis-à-vis des bolcheviks. Il a fait l'éloge du rôle révolutionnaire du Parti communiste et a dit de Lénine qu'il était le plus grand homme de notre époque. Il s'est attardé sur la mission historique des bolcheviks et a affirmé qu'ils dirigeaient la révolution vers une société anarchiste, ce qui assurera une complète liberté individuelle et le bien-être social.

« Il est du devoir de chaque anarchiste de travailler de tout cœur avec le Parti communiste, qui est l'avant-garde de la révolution, déclare-t-il. Laissez vos théories, et travaillez concrètement à la reconstruction de la Russie. L'urgence est grande, et les bolcheviks vous tendent les bras.

— C'est un anarchiste soviétique ! » élève une voix sarcastique dans l'assistance.

La majorité de ceux qui étaient là n'ont pas apprécié l'attitude de Rostchine. Compte tenu des circonstances, j'ai trouvé qu'il proposait le seul moyen d'aider la révolution et de préparer les masses à un communisme libertaire non gouvernemental.

1 Prisonnier politique dans la forteresse de Schlüsselbourg.

La conférence s'est poursuivie avec les principales questions à l'ordre du jour – la persécution croissante de membres de la gauche et les multiples arrestations d'anarchistes. J'ai appris que, déjà en 1918, les bolcheviks avaient quasiment déclaré la guerre à tous les corps révolutionnaires non communistes. Les socialistes-révolutionnaires de gauche, qui s'étaient opposés à la paix de Brest-Litovsk et avaient tué Mirbach en signe de protestation, avaient été proscrits, et un grand nombre d'entre eux exécutés ou emprisonnés. En avril de cette année-là, Trotski a également ordonné la répression du Club anarchiste de Moscou, une puissante organisation qui disposait de ses propres unités militaires, connues sous le nom de Garde-noire. Le siège des anarchistes a été attaqué sans prévenir par l'artillerie et les mitrailleuses bolcheviques, et le club dissous. Depuis, la persécution des partis de gauche se poursuit par intermittence, en dépit du fait que bon nombre de leurs membres sont au front, tandis que d'autres coopèrent avec les communistes dans diverses institutions gouvernementales.

« Nous nous sommes battus côte à côte avec les bolcheviks sur les barricades, déclare le *Schlüsselburgets*. Des milliers de nos camarades sont morts pour la révolution. Et maintenant, la plupart des nôtres sont en prison, et nous, nous vivons dans la crainte permanente de la Tcheka.

— Et Rostchine dit qu'on devrait être reconnaissants aux bolcheviks ! » ricane quelqu'un.

La résolution votée par la conférence a insisté sur sa dévotion à la révolution, mais a protesté contre la persécution des éléments de gauche et exigé la légalisation du travail des anarchistes dans le domaine culturel et éducatif.

« Il peut te paraître étrange que les anarchistes doivent demander au gouvernement d'être légalisés, me dit l'universaliste Askarev. À vrai dire, nous ne considérons pas que les bolcheviks soient un gouvernement ordinaire. Ils restent révolutionnaires, et on leur reconnaît et accorde le mérite de ce qu'ils ont accompli. Certains d'entre nous ne sont pas d'accord sur le fond et désapprouvent leurs méthodes et leurs stratégies, mais on peut leur parler comme à des camarades. »

J'ai accepté de participer au comité sélectionné pour présenter la résolution de la conférence à Krestinski, le secrétaire du Comité central du Parti communiste.

L'antichambre du bureau de Krestinski était remplie de délégués communistes et de comités venus de diverses parties du pays. Certains d'entre eux arrivaient de régions aussi lointaines que le Turkestan ou la Sibérie pour faire leur rapport au « centre » ou exposer un grave problème suite à une décision prise par le Parti. Les délégués, d'épais dossiers sous le bras, avaient l'air conscients de l'importance de la mission qui leur était confiée. Presque tous cherchaient à obtenir un entretien personnel avec Lénine, ou espéraient présenter un *doklad* (document) verbal à la session plénière du Comité central. Mais j'ai compris qu'ils allaient rarement plus loin que le bureau du secrétaire.

Presque deux heures s'écoulaient avant que nous soyons admis chez Krestinski, qui nous reçoit d'une façon assez brusque comme s'il s'agissait d'un rendez-vous d'affaires. Le secrétaire du Parti communiste tout-puissant est un homme d'un certain âge, trapu, au teint foncé, qui ressemble à un intellectuel russe typique de l'époque d'avant la révolution.

Après avoir exposé la raison de notre visite, nous discutons de la résolution prise à la conférence, et j'exprime ma surprise et mon chagrin que des anarchistes et d'autres éléments de

la gauche soient emprisonnés dans la République soviétique. Je fais remarquer que les radicaux américains ne croiraient pas à un tel état des choses en Russie. Une attitude plus amicale la part des communistes, de la sympathie et de la compréhension apportées à la situation, et des éléments de gauche bien disposés pourraient rendre le plus grand service à la cause qui nous est commune. J'insiste sur le fait qu'il faudrait trouver un moyen de remédier à la rupture, et d'amener tous les éléments révolutionnaires à être en contact plus proche pour qu'ils coopèrent.

« Vous pensez que c'est possible ? » demande sèchement Krestinski.

Askarev lui rappelle les journées d'Octobre, pendant lesquelles les anarchistes ont aidé si efficacement les bolcheviks, puis il souligne le fait que la plupart d'entre eux continuent à travailler avec les communistes dans divers champs d'activité, et ce en dépit de la politique répressive du gouvernement. L'éthique révolutionnaire exige de libérer les anarchistes emprisonnés, martèle-t-il. Ils ont été arrêtés sans motif, et aucune charge n'a été retenue à leur encontre.

« Il s'agit seulement de servir notre objectif, observe Krestinski. Certains prisonniers pourraient être dangereux. Peut-être que la Tcheka a quelque chose contre eux.

— Ils sont en prison depuis des mois, et pas un seul d'entre eux n'a été jugé ni a même eu droit à une audience, rétorque Askarev.

— Quelle garantie avons-nous, s'ils sont relâchés, qu'ils ne continueront pas à s'opposer à nous ? l'interroge Krestinski.

— Nous revendiquons le droit de poursuivre notre travail éducatif sans entrave », répond Askarev.

Krestinski promet de soumettre la question au Comité central du Parti ; l'audience est terminée.

Chapitre 10. Une visite chez Piotr Kropotkine

Kropotkine vit à Dmitrov, une petite ville située à soixante verstes de Moscou. En raison de l'état déplorable du réseau ferroviaire, aller de Petrograd à Dmitrov est inenvisageable. Mais j'ai appris récemment que le gouvernement avait pris des dispositions spéciales pour que Lansbury puisse se rendre chez Kropotkine, et j'ai profité de cette occasion avec deux autres amis.

Depuis mon arrivée en Russie, j'entends circuler les rumeurs les plus contradictoires au sujet du vieux Piotr. Certains prétendent qu'il est favorable aux bolcheviks, d'autres qu'il leur est opposé. On raconte qu'il vit dans des conditions matérielles satisfaisantes, ou encore qu'il meurt quasiment de faim. Il me tardait de découvrir la vérité et de rencontrer mon professeur personnel. Au cours des années passées, j'avais entretenu avec lui une correspondance sporadique, mais nous ne nous étions jamais vus. J'admire Kropotkine depuis ma prime jeunesse, depuis que j'ai eu connaissance de son nom et me suis familiarisé avec ses écrits. Un incident, en particulier, m'avait laissé une très forte impression.

C'était aux alentours de 1890, quand le mouvement anarchiste en Amérique en était à ses tout débuts. Nous n'étions alors qu'une poignée de jeunes hommes et femmes animés par l'enthousiasme d'un idéal sublime, et nous répandions avec passion la nouvelle foi parmi la population du ghetto de New York. Nous tenions nos réunions dans une salle obscure d'Orchard Street, mais nous considérions que notre travail était une grande réussite : chaque semaine, un nombre de personnes de plus en plus important assistait à nos réunions, un grand intérêt se manifestait pour les enseignements révolutionnaires, et les questions vitales étaient discutées jusque tard dans la nuit, avec une profonde conviction et une vision juvénile. Nous pensions pour la plupart que le capitalisme avait pratiquement atteint la limite de ses possibilités diaboliques, et que la révolution sociale n'était plus très loin. Mais de nombreuses questions difficiles et des problèmes épineux se posaient par rapport à l'évolution du mouvement, que nous n'étions pas capables de résoudre nous-mêmes de façon satisfaisante. Nous nous languissions d'avoir notre grand professeur Kropotkine parmi nous, ne serait-ce que le temps d'une brève visite, afin qu'il éclaircisse plusieurs points complexes et nous fasse profiter de son soutien intellectuel et de son inspiration. Quelle stimulation serait sa présence pour le mouvement !

Nous avons donc décidé de réduire nos dépenses au minimum et de consacrer nos gains à rembourser les frais qu'entraînerait le voyage de Kropotkine en Amérique. La question a été débattue avec enthousiasme dans les réunions de groupe de nos camarades les plus actifs et les plus dévoués, qui tous se sont montrés unanimes concernant ce grand projet. Une longue lettre a été envoyée à notre professeur en lui demandant de venir faire une tournée de conférences aux États-Unis et en insistant sur le besoin que nous avons de lui.

Sa réponse négative nous a surpris ; convaincus de la nécessité de sa venue, nous étions certains qu'il accepterait. Mais l'admiration que nous avons pour lui s'est encore renforcée lorsque nous avons appris les raisons de son refus. Kropotkine a écrit qu'il aimerait beaucoup venir et qu'il appréciait grandement l'esprit de notre invitation. Il espérait se rendre aux États-Unis prochainement, et ce serait pour lui une grande joie de se retrouver parmi d'aussi bons camarades. Toutefois, pour l'instant, il n'avait pas les moyens de venir à ses frais, et il ne voulait pas utiliser l'argent du mouvement, fût-ce pour cet objectif.

J'avais réfléchi à ce qu'il disait. Son point de vue était juste, mais ne pouvait s'appliquer que dans des circonstances ordinaires. Or je considérais son cas exceptionnel, et j'ai profondément regretté sa décision de ne pas venir. Cependant, ses motifs incarnaient à mes yeux l'homme qu'il était et la noblesse de son caractère. Aussi ai-je vu en lui mon idéal de révolutionnaire et d'anarchiste.

Rencontrer des « célébrités » est en général décevant : la réalité est rarement à la hauteur de ce qu'on imagine. Mais il n'en a rien été dans le cas de Kropotkine. Aussi bien physiquement que spirituellement, il correspond presque exactement au portrait que je m'étais fait de lui mentalement. Avec son regard gentil, son sourire doux et sa barbe généreuse, il ressemble de façon étonnante à ses photos. Dès que Kropotkine entrait, la pièce semblait s'illuminer de sa présence. L'empreinte de l'idéaliste est si frappante chez lui qu'on peut presque sentir la spiritualité de sa personne. Mais j'ai été choqué en le voyant aussi faible et amaigri.

Kropotkine reçoit la *pyock* académique, qui est nettement mieux que la ration donnée au citoyen ordinaire. Mais elle est loin de suffire à le faire vivre, et ne pas sombrer dans la misère a été un combat. Le problème du combustible et de l'éclairage est également un souci constant. Les hivers sont rudes, et le bois très rare ; il est difficile de se procurer du kérosène, et faire brûler plus d'une lampe en même temps est considéré un luxe. Kropotkine ressent tout particulièrement ce manque, qui entrave considérablement ses œuvres littéraires.

Plusieurs fois, la famille de Kropotkine a été dépossédée de sa maison à Moscou, leurs appartements ayant été réquisitionnés par le gouvernement. Puis ils ont décidé de déménager à Dmitrov, qui n'est qu'à environ cinquante verstes de la capitale, mais qui pourrait tout aussi bien être à mille kilomètres tellement Kropotkine est isolé. Ses amis peuvent rarement lui rendre visite, et les nouvelles du monde occidental, les travaux scientifiques ou les publications de l'étranger lui sont inaccessibles. Naturellement, Kropotkine ressent très fort l'absence de compagnonnage intellectuel et le relâchement psychique.

Très impatient de connaître son point de vue sur la situation en Russie, j'ai vite réalisé que Piotr ne se sentait pas libre de s'exprimer en présence des visiteurs anglais. La conversation a par conséquent gardé un caractère général. Mais une de ses observations s'est révélée très significative et m'a fourni la clé de son attitude. « Ils ont montré comment la révolution ne doit *pas* être faite », dit-il en faisant allusion aux bolcheviks. Je savais bien entendu que, en tant qu'anarchiste, Kropotkine n'accepterait aucune position gouvernementale, néanmoins je voulais entendre pourquoi il ne participait pas à la construction économique de la Russie. Bien que vieux et affaibli physiquement, son avis et ses suggestions seraient très précieux pour la révolution, et son influence un grand avantage et un encouragement pour le mouvement anarchiste. Surtout, j'étais intéressé de connaître ses idées positives sur la conduite de la révolution. Ce que j'ai entendu jusqu'à présent de la part de l'opposition révolutionnaire est essentiellement critique, sans aider en rien à être constructif.

La soirée s'est passée à parler de façon décousue des activités sur le front, du crime du blocus allié qui refuse des médicaments même aux malades, et de la propagation de maladies dues à la pénurie de nourriture et aux conditions d'hygiène. Kropotkine avait l'air fatigué, appa-

remment épuisé par la seule présence de visiteurs. Il est âgé et affaibli ; j'ai peur qu'il ne vive plus très longtemps dans les conditions actuelles. Il souffre à l'évidence de sous-alimentation, bien qu'il dise que les anarchistes d'Ukraine ont essayé de lui rendre la vie plus facile en lui procurant de la farine et d'autres produits. Makhno, quand il était encore ami avec les bolcheviks, lui a également envoyé des provisions.

Nous sommes partis de bonne heure, avons passé la nuit dans le train, qui n'est pas reparti avant le lendemain matin à cause de l'absence de locomotive. Arrivés à Moscou vers midi, nous avons trouvé la gare grouillante d'hommes et de femmes chargés de paquets attendant une possibilité de quitter la ville affamée. Des bandes de petits enfants traînaient là, en guenilles et mendiant du pain.

« Ils ont l'air d'être transis de froid, dis-je à mes compagnons.

— Pas autant que les enfants en Autriche », réplique Lansbury en resserrant son gros manteau de fourrure.

(À SUIVRE)